

LES MURMURES de BLACKWOOD



AI BookGen

LES MURMURES DE BLACKWOOD

Ai BookGen

LES MURMURES DE BLACKWOOD

ROMAN

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Copyright 2025 Ai BookGen
<https://book.garab.fr>
infos@garab.fr

PARTIE I

L'Héritage Oublié

1.

Le Legs Inattendu

Fatou balaya du revers de la main les miettes de son déjeuner frugal, un sandwich au fromage acheté à la hâte. Les murs grisâtres de son minuscule studio londonien l'étouffaient. En ce matin d'octobre, la lumière crue de la ville n'arrivait pas à dissiper la mélancolie qui s'accrochait à elle comme une deuxième peau. Sa vie était une succession de petits boulots sans avenir, de loyers trop chers et d'un sentiment persistant d'invisibilité. Fatou avait vingt-six ans et l'impression de n'appartenir à rien ni à personne.

Un bruit sec la sortit de sa torpeur. La fente aux lettres de sa porte venait de cracher un pli épais. Pas une vulgaire publicité, mais une enveloppe en papier vergé, lourd, avec un mystérieux cachet de cire noire. L'adresse était calligraphiée à la main, son nom complet — Fatou Vance — un détail qui la fit frissonner.

Personne ne l'appelait Fatou Vance. Juste Fatou. Elle déchira l'enveloppe avec une pointe de curiosité mêlée d'un pressentiment étrange.

À l'intérieur, deux feuilles. La première, à en-tête d'un cabinet juridique respectable : « Sterling & Finch, Avoués et Notaires ». La seconde, un testament. Ses yeux parcoururent les lignes, cherchant un sens. Ses sourcils se froncèrent quand elle lut « Manoir de Blackwood », puis « famille Hawthorne ». Des noms qui lui étaient totalement étrangers. Pas un membre éloigné de sa lignée fragmentée. Personne qu'elle connaissait. Ses doigts tremblèrent. Au fur et à mesure que ses yeux déchiffraient les termes juridiques, une réalité inattendue frappa Fatou de plein fouet.

« Madame Fatou Vance, vous êtes l'unique héritière du Manoir de Blackwood et de toutes les terres y attenantes, situé près du village de Windermere, dans le comté de Cumbrie. »

Le Manoir de Blackwood. Le nom résonnait, lourd de mystère, dans le silence de son petit appartement. Elle relut, incrédule. Windermere... Le nom évoquait des paysages de carte postale, des lacs et des montagnes. Totalement éloigné de sa grise réalité londonienne.

« C'est une erreur », murmura-t-elle à la pièce vide.

Pourtant, le document, rigide et officiel, insistait. La signature était celle d'un certain Elijah Hawthorne, décédé il y a trente ans. Trente ans. L'âge qu'elle allait avoir l'année prochaine. Un détail qui picota son esprit.

Elle composa le numéro indiqué sur la lettre, la main légèrement moite. Une voix posée et professionnelle lui répondit.

— Sterling & Finch, avoués. Monsieur Sterling vous écoute.

— Bonjour, je suis Fatou Vance. J'ai reçu une lettre...

— Ah, Mademoiselle Vance. Nous vous attendions. Avez-vous pris connaissance des documents ?

La voix de l'avoué, aussi lisse que le papier vergé, ne laissait transparaître aucune surprise face à l'incrédulité d'une jeune femme recevant une telle nouvelle.

— Oui. Mais... je ne comprends pas. Je ne connais personne de cette famille Hawthorne. Je n'ai aucune attache avec des gens de Cumbrie.

Un léger silence enveloppa la conversation.

— Effectivement. L'affaire est... particulière, Mademoiselle Vance. Nous aimerais vous

inviter à notre étude pour discuter en détail de cet héritage.

Fatou hésita. Elle n'avait rien à perdre, sinon quelques heures de son temps précieux. Mais au fond d'elle, l'idée de percer ce mystère, de trouver enfin une origine, une histoire qui lui soit propre, même involontaire, était une source d'attraction irrésistible. Elle passa en revue son emploi du temps des jours à venir. Quelques heures de libre à l'approche du week-end. Elle se dit que c'était une opportunité inespérée pour sa quête d'identité.

— Je peux venir demain, fin d'après-midi.

— Parfait. Comptez une bonne heure. Nous avons beaucoup à vous exposer.

Le lendemain, le cabinet Sterling & Finch se révéla être un édifice victorien imposant en plein cœur de Bloomsbury. Les boiseries sombres et les tapis épais amortissaient le bruit de la ville, créant une atmosphère de solennité feutrée. Un jeune stagiaire l'introduisit dans le bureau de Maître Sterling, un homme à l'allure soignée, la cinquantaine élégante, les cheveux grisonnants soigneusement coiffés. Il avait le dossier ouvert devant lui, des lunettes au bout du nez.

— Mademoiselle Vance, assieds-vous je vous en prie.

Fatou s'enfonça dans un fauteuil en cuir capitonné. L'odeur du vieux papier et du cirage flottait dans l'air.

— Je comprends que cette situation puisse vous paraître déconcertante, commença Maître Sterling, ajustant ses lunettes. L'héritage du Manoir de Blackwood est, pour le moins qu'on puisse dire, inhabituel.

Il sortit un autre document du dossier.

— Le testateur, Elijah Hawthorne, était une figure... excentrique de Windermere. Son décès remonte à trente ans, comme vous l'avez lu. Il n'a officiellement laissé aucun héritier direct. Cependant, son testament stipulait clairement que si aucune descendance ne se manifestait dans les trois décennies suivant sa disparition, la propriété devait être léguée à... la première personne portant le nom de famille Vance, née au Royaume-Uni, et dont la date de naissance correspondrait à une période spécifique.

Fatou écarquilla les yeux. Une période spécifique ?

— Selon nos recherches, la seule personne remplissant ces critères précis est... vous, Mademoiselle Vance. Vos liens de parenté avec les Hawthorne sont, pour le moment, impossibles à établir avec certitude, mais il est fort probable

que votre mère ou une aïeule ait fait partie de cette lignée, sans que cela n'ait été consigné.

Maître Sterling fit glisser le dossier vers elle.

— Le Manoir a été maintenu en l'état durant toutes ces années. Les taxes foncières ont été payées par le fonds fiduciaire mis en place par Elijah Hawthorne lui-même. C'est une propriété considérable, Mademoiselle Vance. Non seulement le Manoir, mais aussi une vingtaine d'hectares de terrain attenants.

Fatou sentit une vague de sensations étranges l'envahir. De la surprise, bien sûr, mais aussi une pointe d'effroi. Un legs si lourd, si soudain, d'un parfait inconnu, ne pouvait être sans conséquence. Une propriété oubliée, maintenue « en l'état » pendant trente ans... Le terme sonnait creux, comme une coquille vide.

— Et personne n'a habité là-bas pendant tout ce temps ? demanda Fatou, la voix un peu hésitante.

— Personne. Le village de Windermere a toujours été... réticent à toute intrusion extérieure, surtout après la disparition des Hawthorne, expliqua Maître Sterling, sans donner plus de détails. Les rumeurs, comme souvent, se sont multipliées. Mais légalement, la chose est sans ambiguïté : c'est votre héritage.

Il lui tendit une liasse de clés anciennes, des ferrures lourdes et forgées, attachées par une ficelle noueuse. Le métal froid reposa dans sa paume, étrangement lourd.

— Voici les clés principales. Nous avons fait un état des lieux succinct l'année dernière pour des questions d'assurance. Le Manoir est en bon état structurel, malgré son âge. Il n'y a ni eau courante ni électricité, bien sûr. Mais l'essentiel est là. Si vous souhaitez disposer de cet héritage, il vous faudrait vous rendre sur place.

Windermere. Ce nom revint. Fatou sentit une sorte de magnétisme émaner de ce mot. Un lieu à l'écart de tout, où personne ne l'attendait. Un lieu qui, peut-être, l'attendait. Une toile vierge sur laquelle elle pourrait enfin peindre sa propre histoire.

Maître Sterling reprit.

— Windermere est un charmant village, pittoresque, situé au cœur du Lake District. Cumbria, vous savez. Un coin de l'Angleterre plutôt préservé. Le Manoir, Blackwood, est à l'écart, dans une zone boisée un peu dense...

Il s'interrompit, comme s'il hésitait à en dire plus. Fatou, elle, sentait l'appel de l'inconnu. Ce legs était une chance de réécrire son destin, de quitter cette vie qu'elle n'avait pas choisie. Quitte

à se perdre un peu plus dans les brumes de Cumbrie.

— Et les Hawthorne ? Que leur est-il arrivé ? demanda-t-elle, une curiosité morbide piquant son âme.

Maître Sterling déplaça son regard vers la fenêtre, comme s'il cherchait une réponse dans le ciel londinien.

— C'est la partie la plus nébuleuse, Mademoiselle Vance. Ils ont... disparu. Du jour au lendemain. La police a mené l'enquête à l'époque, infructueuse. Aucune trace. La famille entière. Il y a trente ans.

Fatou frissonna. Une disparition. Une famille entière volatilisée, et un Manoir légué à une inconnue n'ayant aucune idée de ses origines. Le récit était digne d'un roman gothique. Elle se leva, les clés pesant dans sa main. Elle avait trouvé son ancrage. Mais un ancrage lourd de promesses inquiétantes.

— Je m'y rendrai, déclara-t-elle, avec une détermination nouvelle qui la surprit elle-même.

Maître Sterling hocha la tête, un sourire énigmatique sur les lèvres.

— Nous vous préparerons un plan d'accès détaillé. Le chemin est... peu fréquenté. Et il y a

beaucoup de légendes locales autour de Blackwood.

Des légendes. Bien sûr. Le Manoir de Blackwood attendait. Et Fatou, avec sa vie sans racines, était prête à affronter les mystères qu'il recelait. Pour le meilleur, et peut-être pour le pire. Le froid des clés sur sa paume était un présage.

* * *

La vieille Datsun toussa, cracha un panache de fumée bleue avant de s'immobiliser devant l'enseigne rouillée du « Whispering Pines ». Fatou coupa le contact. Le silence, soudain, était lourd, à peine brisé par le vent qui chuchotait à travers les pins noirs bordant l'unique route du village. Windermere. Un nom doux, contrastant étrangement avec la froideur qui semblait émaner des pierres moussues des maisons.

En descendant de la voiture, une brise cinglante s'engouffra sous son manteau. Elle remonta le col, ses yeux scrutant les devantures éteintes, les fenêtres closes. Il était à peine midi, mais le bourg semblait endormi. Ou en alerte. Des rideaux se soulevaient discrètement, des

silhouettes s'effaçaient. Chaque mouvement était un signal d'observation. Elle sentit des regards percer la vitre du petit dépanneur, en face de la poissonnerie dont l'odeur âcre flottait dans l'air. Une femme âgée, derrière le comptoir, observait, les bras croisés sur sa poitrine plate.

Fatou inspira profondément. Ses mains, moites, serraient les clés du manoir qu'elle avait récupérées à l'étude du notaire. Elle avait fait des kilomètres pour ça. Pour un héritage inattendu, une promesse de racines qu'elle n'avait jamais eues.

Elle traversa la rue principale, ses bottes lourdes résonnant sur les pavés humides. Ses pas étaient les seuls bruits qui osaient briser le silence pesant. Arrivant devant la porte en bois massif du pub, elle hésita. Un bruit de verres qui s'entrechoquent, puis des rires masculins étouffés, lui parvint. Au moins, il y avait de la vie ici. Un semblant.

Elle poussa la porte. Une clochette grinça au-dessus d'elle. L'intérieur était sombre, imprégné d'une odeur de bière éventée, de bois et de cheminée. Quelques hommes, la quarantaine bien tassée, étaient attablés près du feu crépitant, leurs pintes à la main. Ils interrompirent leurs conversations, les têtes se tournèrent vers elle.

Des yeux, d'abord curieux, devinrent méfiants, puis hostiles.

— Un verre de whisky, s'il vous plaît, annonça Fatou, sa voix plus ferme qu'elle ne l'aurait cru. Le plus fort que vous ayez.

Derrière le comptoir, un homme barbu, costaud, aux avant-bras tatoués de motifs celtiques, essuyait un verre immaculé avec un chiffon blanc. Il leva les yeux, le regard scrutateur. Une cicatrice courait le long de sa tempe, se perdant dans ses cheveux grisonnants.

— On ne voit pas de nouveaux visages par ici, fit-il d'une voix rauque, son accent écossais prononcé. Surtout en pareille période.

Fatou ne répondit rien, se contentant de le regarder droit dans les yeux. Un duel silencieux. Il finit par s'incliner, ramassant une bouteille d'un breuvage ambré.

— Glenfiddich. Ça vous ira, l'étrangère ?
L'étrangère. Le mot résonna, lourd de sens. Elle sentit les regards lourds des autres clients dans son dos. Ils parlaient d'elle, sans prononcer un mot. Le maître des lieux posa le verre devant elle, un filet de liquide doré scintillant sous la faible lumière. Elle tendit un billet.

— Vous venez de loin ? demanda l'homme, ses yeux perçants ne la quittant pas.

— De Glasgow, répondit-elle, omettant l'essentiel.

— Glasgow, répéta-t-il pensif. Belle ville. Mais loin, bien loin d'ici. Qu'est-ce qui amène une jeune femme jusqu'à Windermere en plein hiver ?

Un silence pesant s'installa. Elle prit une gorgée de whisky. Chaud, puissant. Il lui brûla la gorge, mais elle ne cilla pas.

— J'ai hérité d'une propriété. Le Manoir de Blackwood.

Le nom. Le claquement sec du mot, comme une sentence. Les rires cessèrent à nouveau. Les conversations s'éteignirent complètement. Le silence devint si lourd qu'on aurait pu le couper au couteau. L'homme derrière le comptoir cessa d'essuyer son verre. Ses yeux devinrent durs.

— Blackwood, répéta un des clients, une voix pleine de désapprobation. On ne prononce pas ce nom-là à la légère.

Fatou serra les poings, sous le comptoir. Elle sentait la tension monter, palpable.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

L'homme aux bras tatoués se pencha vers elle, un avertissement silencieux dans ses yeux sombres.

— Ce n'est pas un endroit pour vous, mademoiselle. Le Manoir est... maudit.

— Maudit ? Elle laissa échapper un rire bref, presque nerveux. Vous croyez aux fantômes ?

Un vieil homme, assis dans un coin sombre, aux yeux d'un bleu délavé, tapota sa pipe sur la table.

— Plus que ça, jeune femme. Les Hawthorne... ils sont partis. Disparus. Évaporés il y a trente ans. Comme s'ils n'avaient jamais existé.

Le sang de Fatou se glaça. Elle avait bien lu les rapports du notaire, mentionnant la disparition. Mais « disparus » était un terme bien trop aseptisé. Les racontars du village ajoutaient une couche de sinistre.

— Et le Manoir ? Qu'est-ce qu'il a à voir avec ça ?

— Il les a pris, répondit l'homme du comptoir, sa voix chuchotante, à peine audible. Le Manoir a faim. Il prend les âmes qui osent s'y installer.

Il y avait un tel sérieux dans ses paroles, une telle conviction, que Fatou en eut le souffle coupé. Elle chercha un signe de dérision, de moquerie dans les yeux du barman. Rien. Juste une sombre certitude.

— Des bruits, la nuit, intervint un autre client, un fermier aux mains calleuses. Des lumières étranges. Des ombres qui dansent derrière les

fenêtres du haut. On dit que les Hawthorne n'ont jamais vraiment quitté les lieux.

Trente ans. Une autre génération de villageois, toujours la même peur. Fatou regarda son reflet dans le whisky. Une image déformée, presque fantomatique.

— Je ne crois pas aux légendes, marmonna-t-elle, plus à elle-même qu'à eux.

Le barman posa la main sur le comptoir, son regard sombre fixant le sien.

— Vous ne devriez pas ignorer les avertissements, mademoiselle. Trente ans de silences, de bruits, de veuves en noir et de disparitions inexpliquées. Le Manoir de Blackwood a une histoire. Et elle n'est pas prête d'être écrite. Il vous mangera aussi.

Un frisson glacial parcourut l'échine de Fatou. Elle leva son verre vide.

— Un autre.

Elle posa sa main sur le verre. La chaleur du liquide brûlant contrastait avec le froid qui s'insinuait en elle. Les yeux de Windermere étaient rivés sur elle. Des yeux qui avaient tout vu, tout entendu, et qui gardaient leurs secrets jalousement. Fatou sentit le poids de leur désapprobation, de leur méfiance. Mais aussi, une

pointe de pitié, un avertissement sincère. Elle était l'intruse. L'étrangère. La prochaine proie.

Elle jeta un dernier coup d'œil au village à travers la vitre embuée. Les lumières commençaient à s'allumer, faibles lueurs dans la pénombre grandissante. Au-delà des toits, au loin, elle imaginait la silhouette massive du Manoir de Blackwood, tapie dans l'obscurité de la forêt. L'appel était plus fort que la prudence. Elle y irait. Malgré les avertissements, malgré les regards, malgré cette peur qui commençait à s'insinuer en elle, comme le froid dans la pierre. Elle finirait son verre, et elle prendrait la route pour Blackwood.

2.

Échos Solitaires

Le battant grinça, une plainte rouillée qui déchira le silence moisî. Fatou pénétra dans le Manoir de Blackwood, et l'air lourd l'enveloppa immédiatement, un mélange entêtant de poussière séculaire, d'humidité terne et d'un lointain parfum de bois vieilli, presque putride. Pas un souffle, pas une lumière directe ne filtrait des hautes fenêtres, obstruées de toiles d'araignées et de saleté incrustée. Le hall était une gueule béante d'ombres, des formes indistinctes dansant à la lisière de sa vision.

Un frisson non pas de froid, mais d'une présence invisible, remonta le long de sa colonne vertébrale. La porte se referma derrière elle avec un soupir lourd, scellant le monde extérieur. Ici, plus de chants d'oiseaux, plus de murmure du vent dans les arbres, juste le silence étouffant du manoir. Pourtant, ce silence n'était pas total.

Un craquement. Discret d'abord, venant des profondeurs inconnues de la demeure, comme un bois qui se dilate ou se contracte. Puis un autre, plus distinct. Fatou se figea, le souffle retenu. Son regard balaya les murs sombres, les tentures décolorées, cherchant une explication logique. Le vent? Des rongeurs? Impossible. Il n'y avait aucune courant d'air ici, aucune vibration qui aurait pu justifier un tel son.

— Qui est là ? murmura-t-elle, sa voix se perdant aussitôt dans l'immensité du hall.

Aucune réponse. Seul le crissement d'une poutre lointaine, et un faible raclement qui sembla lui parvenir de l'étage supérieur. Des pas. Des pas lourds, mais feutrés, comme si quelqu'un traînait des pieds sur un tapis épais. Lentement, implacablement, ils se rapprochaient.

Elle recula d'un pas, son sac de voyage cognant contre son genou. Ses doigts s'agrippèrent à la sangle, une étreinte instinctive pour quelque chose de familier. L'obscurité jouait avec ses nerfs, transformant chaque recoin en une menace potentielle. Elle ne voyait rien, mais sentait. Une pression, comme une main glacée posée sur sa nuque.

Dans le lointain, sur la colline surplombant Blackwood, Jonas abattit le monoculaire. La

silhouette fine de Fatou avait disparu derrière la façade austère du manoir. Une lueur d'inquiétude, ou peut-être de sombre satisfaction, traversa son visage buriné. Il savait. Il avait toujours su. Il se recula dans l'ombre des conifères, fusionnant avec le sous-bois dense, laissant le vent charrier les échos de ses pensées.

À l'intérieur, Fatou fit un effort pour chasser la suggestion du surnaturel. Ce n'était qu'une vieille maison, après tout. Les boiseries claires du vestibule, malgré leur délabrement, la poussière tapissant chaque surface plane, témoignaient d'une grandeur passée, d'un temps où ces murs résonnaient de vie. Le grand escalier en bois de chêne, majestueux et sombre, montait vers des étages insondables, son essence même semblait appeler à l'exploration. Elle posa son sac lourd au pied de la rampe sculptée, un acte symbolique, une ancre jetée dans cet océan d'inconnu.

— Ce n'est rien, se dit-elle à voix haute, la fermeté forcée de sa voix lui donnait une vague assurance. Juste le vent.

Mais il n'y avait pas de vent. Le silence tomba de nouveau, plus lourd qu'auparavant, comme une couverture de plomb. Et puis, la respiration. Un son faible, erratique, comme un soupir prolongé, semblait émaner des murs eux-mêmes.

Le manoir ne craquait pas, il respirait. Ses vieilles entrailles de pierre et de bois gémissaient.

Fatou avança prudemment, un pas après l'autre, son regard scrutant chaque recoin. Les tapis persans, jadis somptueux, étaient maintenant décolorés et déchirés. Des portraits sombres aux visages inconnus la suivaient du regard, leurs yeux peints reflétant la faible lumière qui filtrait, transformant leurs pupilles en puissants puits d'encre. Une sensation de déjà-vu la frappa, étrange et fugace. Comme si elle avait déjà foulé ces planches, respiré cet air. Pourtant, elle n'avait jamais connu cet endroit.

Elle atteignit l'entrée du salon, une pièce vaste et encore plus sombre que le hall. Les rideaux épais, déchirés par le temps, empêchaient toute tentative de clarté. Au centre trônait une table basse couverte par un drap blanc fantomatique, sous lequel elle pouvait deviner des formes de meubles. En s'approchant, elle distingua une silhouette sombre près du piano à queue, un instrument majestueux dont les touches usées attendaient des mains qui ne viendraient plus.

Elle inspira profondément, le mélange d'humidité et d'une odeur métallique presque imperceptible lui irritant les narines. C'était l'odeur du temps. L'odeur d'une histoire qui s'était

arrêtée net, il y a des décennies. La rumeur disait que la famille Hawthorne avait disparu sans laisser de trace. Mais les disparitions laissent des questions. Le manoir semblait en garder les réponses.

Un murmure. Non plus un souffle, mais un son articulé, bas, rauque, à peine audible. Ce n'était pas un cri de vent. C'était une voix. Une voix d'enfant. Claire, pure, mais traversée d'une peur ineffable. Le cœur de Fatou tambourina contre ses côtes, un rythme effréné.

— Lily ? souffla-t-elle, un nom échappé de ses lèvres sans qu'elle sache pourquoi.

Le silence répondit, plus tranchant encore. Mais cette fois, le silence ne fut pas vide. Il fut chargé d'une énergie froide, piquante. Une ampoule pendue au plafond, oubliée là, vacilla, puis s'éteignit, plongeant le salon dans des ténèbres presque complètes. La faible lueur du hall semblait soudain mille fois plus lointaine.

Fatou n'eut pas peur. Pas encore. La peur était un sentiment qu'elle connaissait bien, une compagne de longue date, toujours tapie dans les ombres de son passé. Mais ce qu'elle ressentait maintenant était différent. Une curiosité étrange, une attraction presque magnétique. C'était comme si le manoir l'appelait, l'invitait à démêler

ses secrets, à devenir partie de son histoire. Elle, si déracinée, si seule, cherchait un foyer, et cette maison semblait le lui offrir, même si ce foyer était fait de mystères et de souffrances.

Elle sortit son téléphone, la lampe de poche projetant un faisceau tremblant sur les murs. Son passé flou, ses origines inconnues, tout cela résonnait avec le mystère du manoir. Elle avait toujours été à la recherche d'une connexion, d'un lieu d'appartenance. Ce manoir, malgré son hostilité apparente, semblait lui offrir cela.

Le faisceau de lumière balaya une bibliothèque imposante dont les rayonnages croulaient sous le poids de livres anciens, leurs reliures craquelées. Elle s'approcha, le pied heurtant un petit objet. Elle baissa la torche. C'était une poupée en porcelaine, la tête brisée, un œil vitreux la fixant. Elle sentit une odeur douceâtre, presque florale, émaner de l'objet, comme un souvenir lointain. Une odeur de rose éteinte.

Puis, juste à côté d'elle, résonna un autre murmure, plus proche cette fois. Une voix d'enfant qui répétait un nom, son propre nom, mais déformé par l'écho du temps.

— Fatou... Fatou...

La poupée, que Fatou venait de poser sur une étagère, tomba soudain, frappant les lattes de bois

avec un bruit sec. Sa tête se fracassa un peu plus. Fatou tressaillit, son cœur bondissant dans sa poitrine. Ce n'était pas le vent. Ce n'était pas son imagination.

Un souffle froid lui glissa dans le cou, et elle sentit une pression légère, comme un contact éphémère. Elle se retourna vivement, le faisceau de son téléphone jeté dans le vide. Rien. Personne. Juste les ombres dansantes.

Mais au fond d'elle-même, une certitude s'installait. Le Manoir de Blackwood n'était pas vide. Il était habité. Pas seulement par des souvenirs, ou par le temps. Mais par quelque chose de plus. Quelque chose qui l'avait appelée. Et maintenant, elle se sentait irrémédiablement liée à ce lieu. Elle avait été attirée ici, non pas par hasard, mais par un fil invisible, tissé bien avant sa naissance. Un fil qui reliait son destin à celui des âmes captives entre ces murs.

Elle jeta un dernier regard aux ténèbres du salon, une nouvelle détermination enflammant son regard. Elle ne s'enfuirait pas. Elle ne pouvait pas. Ce manoir était peut-être un piège, mais c'était aussi une promesse. La promesse de découvrir qui elle était, de comprendre son attraction pour cet endroit qui était à la fois son cauchemar et sa seule ancre. Elle ne fermait pas

les yeux devant l'horreur, elle les ouvrait, prête à affronter l'obscurité qui l'appelait par son nom.

* * *

La vieille horloge du hall d'entrée avait sonné les douze coups de minuit avec une résonance métallique qui s'était étirée dans le silence sépulcral du manoir. Chaque tic-tac suivant semblait grossir, remplir l'espace, puis mourir dans l'obscurité. Fatou avait essayé de s'adapter au grincement des planchers sous le poids des ans, aux courants d'air froid qui s'insinuaient sous les portes épaisses. Elle avait rationalisé les craquements des poutres, le soupir du vent dans la cheminée sans feu. Mais la peur, insidieuse, s'ancrait.

Elle était blottie sous une pile de couvertures grossières, dans le grand lit à baldaquin dont le matelas sentait le mois et l'abandon. La lune, pleine et menaçante, perçait les rideaux déchirés, projetant des ombres dansantes sur les murs tapissés de motifs effacés. Chaque ombre prenait vie, se transformait en créature difforme, en visage grotesque. Fatou fermait les yeux, tentait

d'appeler le sommeil, mais son esprit refusait de capituler. Les paroles hostiles des villageois de Windermere résonnaient encore, les histoires murmuraient sur les Hawthorne, leur disparition.

Puis, le premier son.

Un pas. Lourd. Lent. Une sorte de frottement sourd contre le bois ancien des marches. Fatou retint son souffle. Son cœur s'emballa, tambourinant contre ses côtes, un rythme frénétique dans la nuit silencieuse. Un seul pas. Puis un second. Ils venaient d'en bas, du hall. Montaient l'escalier massif.

Elle ouvrit les yeux en grands. Ses pupilles dilatées scrutaient l'obscurité, cherchant une source, une explication logique. Un rat ? Non, un rat ne produisait pas un tel son. C'était trop lourd, trop régulier. Humain. Les souvenirs des films d'horreur affluaient, clichés sanglants, mais c'était différent. Il n'y avait pas de musique angoissante, seulement l'écho cruel de ses propres battements cardiaques.

Le souffle de Fatou se bloqua. Le pas s'était arrêté. Juste devant sa porte. Un silence épais tomba sur le manoir, plus lourd que l'obscurité. Elle crut entendre son propre sang pulsant dans ses tempes.

— Qui est là ? murmura-t-elle, sa voix étrangement cassée par la terreur.

Aucune réponse. Seulement le silence lugubre. Elle se persuada que son imagination lui jouait des tours. L'isolement, le stress. Elle avait besoin de dormir.

Quelques minutes passèrent, qui lui semblèrent des heures. Elle osait à peine respirer. Les pas reprirent, s'éloignant cette fois, redescendant l'escalier, toujours aussi pesants, toujours aussi lents. Jusqu'à disparaître, s'évanouir dans le lointain. Elle attendit, tendue, chaque fibre de son être aux aguets. Le calme revint, un calme trompeur.

Elle ne parvenait pas à se détendre. Ses muscles étaient tendus, douloureux. Elle se leva, les pieds nus sur le parquet froid. La lune, toujours, semblait observer. Elle s'approcha de la fenêtre, écartant un pan de rideau. Dehors, la forêt de Blackwood s'étendait, noire, impénétrable, ses arbres décharnés grattant le ciel étoilé comme des griffes de sorcière.

Un frisson la parcourut, un souffle glacé qui sembla venir de derrière elle, pas de la fenêtre entrouverte. Elle se retourna vivement. Rien. La pièce était vide, hormis son ombre étirée par la lune.

— C'est stupide, se dit-elle, tentant de rassurer sa voix paniquée. C'est le vent.

Mais le souffle glacé était resté. Il enveloppait son cou, ses épaules. Elle se frotta les bras, la chair de poule se hérissant sous la fine chemise de nuit. Et puis, un murmure. Léger, à peine audible, comme un soupir fantomatique. Indistinct. Elle tendit l'oreille, essayant de démêler les sons.

« *Maman...* »

Un mot. Un seul mot. Ou l'avait-elle imaginé ? Elle se figea. Le murmure était si doux, si fragile, qu'il aurait pu être le fruit de son imagination acculée. Mais la sensation de froid s'intensifiait autour d'elle, comme si une présence invisible l'environnait. Elle prit une profonde inspiration, cherchant à calmer ses nerfs, à réprimer la montée d'angoisse. Il fallait une explication. Toujours une explication.

Fatou se dirigea vers la porte, hésitante. Elle passa la main sur les boiseries sculptées du vieux manoir. La poignée était froide au toucher. Elle tourna le loquet avec une hésitation palpable. Le couloir était un tunnel d'encre. Malgré la peur qui lui nouait l'estomac, une curiosité morbide la tira en avant. Elle voulait savoir. Elle **devait** savoir.

Elle fit un pas hors de la chambre, le parquet gémissant sous son poids. L'air était plus froid

dans le couloir, lourd d'une odeur de poussière et de vieux bois. Elle ne pouvait rien voir, la lune ne perçait pas ici. Elle tendit le bras, cherchant à tâtons un interrupteur. Ses doigts effleurèrent une applique murale recouverte d'une couche épaisse de saleté. Elle actionna l'interrupteur. Rien. L'électricité ne fonctionnait pas dans cette partie de la vieille bâtisse.

Elle regretta de ne pas avoir de lampe de poche.

Un autre murmure, plus clair cette fois, mais toujours aussi plaintif.

« *Joue avec moi...* »

Le sang de Fatou se glaça dans ses veines. Cette fois, c'était distinct. Une voix d'enfant. Aiguë, mais lointaine, écho d'un passé qui refusait de mourir. Elle recula brusquement, son pied heurtant un meuble invisible. Une vague de panique submergea sa rationalité. Des fantômes. Les légendes du village. Était-ce possible ?

Elle se précipita à l'intérieur de sa chambre, claquant la porte derrière elle avec un bruit retentissant dans le silence. Elle s'adossa contre le bois massif, le cœur battant à tout rompre. Elle ferma les yeux, priant pour que tout cela soit un mauvais rêve.

Elle inspira profondément. Ses doigts tremblaient. Elle ouvrit les yeux. La lune avait disparu derrière un nuage, plongeant la pièce dans une obscurité presque totale.

Et puis elle le vit.

Une forme. Petite. Blottie dans un coin sombre de la pièce, près de l'ancienne cheminée. Fatou cligna des yeux, pensant que ses yeux la trompaient. Mais la forme bougea, légèrement, comme si elle s'agitait sur place. Elle était petite, à hauteur d'enfant.

Fatou recula, la gorge sèche. Elle voulut crier, mais aucun son ne sortit. La forme resta immobile, mais la perçait d'une présence. Elle ne distinguait pas de détails. Seulement une silhouette sombrée, comme une absence de lumière.

La forme grandit. D'abord imperceptiblement, puis avec une célérité terrifiante. Ce n'était plus une forme blottie, mais une silhouette étirée, comme un voile noir que le vent aurait tendu. Une silhouette sans visage, sans contours définis, comme si la lumière elle-même était aspirée par son existence. Elle se tenait là, dans le coin, absorbant le peu de clarté résiduelle.

Fatou se saisit de la seule chose à portée de main, une vieille lampe de chevet lourde. Elle la brandit, comme une arme dérisoire.

— Qui êtes-vous ? exigea-t-elle finalement, sa voix à peine un filet d'air.

La forme ne répondit pas. Mais un froid intense émanait d'elle, un froid surnaturel qui descendait dans les os, un froid qui n'avait rien à voir avec la température ambiante de la nuit. C'était le froid de l'absence, de la mort elle-même. Un souffle glacé, comme celui qu'elle avait senti plus tôt, lui traversa le corps. C'était ça. C'était *elle*.

Lentement, avec une effrayante économie de mouvement, la forme commença à glisser vers elle. Pas marcher, pas léviter. *Glisser*. Comme une entité éthérée. Les pas lourds, les murmures, le froid... tout prenait un sens macabre.

Fatou sentit la panique la submerger, la paralyser. Elle était tétonnée. Ses pieds refusaient d'obéir. Ce n'était pas un rêve. Ce n'était pas son imagination.

Alors que la forme sans visage se rapprochait, il y eut un bruit. Pas dans la pièce. Mais d'en bas, de nouveau. Un grand fracas, comme si un objet lourd était tombé dans le hall. Cela brisa le sortilège d'horreur qui la tenait captive. Fatou

sursauta. La forme se figea, tourna sa non-tête vers la porte, comme si elle aussi avait été alertée par le bruit.

Ce fut court. Une fraction de seconde où l'entité fut distraite. La chance, la pure et simple fortune. Fatou ouvrit la porte en catastrophe, dévalant le couloir dans la confusion. Elle trébucha, mais se ratrappa, son cœur hurlant dans sa poitrine. Elle ne savait pas où elle allait, seulement qu'elle devait s'éloigner de cette chose, de cette pièce.

Elle se précipita vers l'escalier, sa vision brouillée par les larmes de terreur. Glissant sur le bois poli, elle manqua plusieurs marches. Un cri lui échappa. Elle tomba lourdement, roulant sur elle-même. La douleur irradia de son épaule et de sa hanche. Mais la peur était plus forte.

Elle se releva tant bien que mal, haletante, et se retrouva au rez-de-chaussée. La lune, ayant retrouvé son éphémère souveraineté, inondait le hall d'une lumière argentée. Le grand fracas venait d'une vieille armoire en bois sculpté, dont la porte était grande ouverte, révélant un contenu poussiéreux et des livres jaunis qui s'étaient éparpillés sur le sol. Elle avait l'impression que le manoir entier respirait autour d'elle, un souffle

froid et puissant qui soulevait le voile des illusions.

Son regard balaya le hall, cherchant une issue, une sécurité, n'importe quoi qui pourrait la tirer de ce cauchemar éveillé. La porte d'entrée était verrouillée, la clé introuvable. Elle ne se souvenait pas où elle l'avait laissée. La nuit continuait de s'épaissir autour d'elle, chargée d'une oppression palpable.

Elle sentit l'air se refroidir de nouveau. Elle se retourna. Dans l'embrasure de l'escalier, d'où elle venait de dévaler, la forme sombre se tenait là. Toujours sans visage, toujours sans détails, mais une présence indubitable, malveillante. Elle ne glissait plus. Elle flottait, immuable, au-dessus de la première marche. Son immobilité était plus terrifiante que n'importe quel mouvement. Fatou voyait son reflet dans le grand miroir du hall, un reflet distordu, incertain, vaporeux, comme une âme à la dérive.

La voix murmura de nouveau, cette fois, plus proche, plus distincte.

« *Ne nous quitte pas... Maman...* »

Le mot « Maman » résonna dans le hall vide, chargé d'une plainte éternelle. Maman. Non. Elle n'était pas leur mère. Elle était Fatou. Une inconnue.

Un frisson dévastateur la parcourut, un mélange de peur et de confusion. Pourquoi le mot "Maman" ? Qui étaient ces Hawthorne disparus, et pourquoi ce fantôme semblait-il la reconnaître ?

Elle recula d'un pas, puis d'un autre, le dos collé contre le mur froid. La silhouette ne bougeait pas, mais la pression dans l'air augmentait. L'air était si lourd qu'elle peinait à respirer. Elle réalisa qu'elle était piégée.

Soudain, une lueur. Une faible rougeoyance apparut derrière la forme, puis un bruit de frottement. Une porte s'entrebâilla lentement, juste derrière la forme, révélant une mince bande de lumière. Une lumière chaude, orangée. Comme celle d'une bougie, ou d'une lanterne ancienne.

Fatou vit une silhouette apparaître dans l'interstice de la porte, une silhouette d'homme, portant une vieille lampe à pétrole. C'était l'homme de Windermere, celui qui lui avait remis les clés, l'esprit de manoir du village. Son visage, pâle et cerné, reflétait une angoisse qui n'avait rien à voir avec la surprise. Il ne semblait même pas la remarquer, son regard figé sur la forme sombre de l'escalier.

— Malédiction, souffla-t-il, sa voix tremblante. Elle est là.

Puis, il leva la lampe à pétrole. La lumière vacilla, projeta de longues ombres sur les murs. Et la forme sombre, l'enfant sans visage, celle qui avait glissé vers Fatou, celle qui avait murmuré, se contracta, recula brusquement, comme sous l'effet d'une brûlure. Elle se dissipa. Évanouie.

Fatou s'effondra, ses jambes refusant de la porter plus longtemps. Le vieil homme la regarda, ses yeux bleus remplis d'une tristesse infinie. Il était là, cet homme. Pourquoi ? Comment ?

— Vous auriez dû écouter, Mademoiselle, dit-il, sa voix résonnant doucement dans le silence revenu. Vous n'êtes pas la bienvenue ici. Elle ne veut pas de vous.

La lampe à pétrole qu'il tenait éclaira les livres épars sur le sol. Un manuel jauni attira son regard. Dessus, des symboles étranges, gravés dans le cuir, et un titre à moitié effacé : *Rituels et Incantations Anciennes*. Le livre semblait avoir des siècles d'existence. Il portait des marques d'usure, des pages cornées.

Fatou lutta pour se relever, le corps tremblant, l'esprit en ébullition. Il y avait des rituels. Il y avait une entité. Il y avait un homme qui savait. La première nuit était finie, mais le cauchemar ne

faisait que commencer. Le manoir de Blackwood avait révélé son âme sombre. Et Fatou, malgré la terreur, sentait une résolution naître en elle. Elle ne fuirait pas. Pas maintenant. Pas après avoir entrevu la vérité derrière les murmures. Elle devait comprendre.

PARTIE II

L'Enfant de l'Ombre

3.

Traces du Passé

Le thé refroidissait dans la tasse de porcelaine craquelée, ses effluves de bergamote se perdant dans l'air moisî du salon. Fatou, le dos raide, balayait du regard les boiseries sombres, les portraits aux yeux vides qui semblaient la juger. Depuis quelques jours, les choses... dérapaient. De petits riens, d'abord. Une statuette de faïence, représentant une bergère dépenaillée, qu'elle retrouvait sur la cheminée alors qu'elle l'avait posée sur le piano une heure plus tôt. Un livre, « Les Mystères d'Udolphe » d'Ann Radcliffe, déplacé de la table basse à une étagère lointaine, ouvert à une page au hasard, comme si quelqu'un l'avait lu puis reposé à la hâte.

Elle se leva, arpantant le tapis persan effiloché. Le parquet gémissait sous ses pas, un son familier désormais, mais qui, ce matin, résonnait différemment. Plus lourd. Plus présent.

— Qui est là ? murmura-t-elle.

Seul le silence, épais et suffoquant, lui répondit. Elle se frotta les tempes. Le manque de sommeil, sans doute. Les jours se mélangeaient aux nuits dans cette mesure isolée.

Une silhouette. Fugace. Dans le reflet de l'horloge grand-père, une forme indistincte. Elle tourna la tête brusquement. Rien. Juste le bois sombre, le balancier immobile, le temps suspendu.

— C'est stupide, souffla Fatou, se parlant à elle-même, la voix trop forte dans le silence.

Elle se dirigea vers la cuisine pour se préparer un nouveau thé, les pas hésitants. Le couloir était un tunnel d'obscurité, même en plein jour. Une odeur. Moisi ? Non, autre chose. Un parfum entêtant de pétales de rose séchés, mêlé à une douceur métallique. Comme du sang.

Elle s'arrêta net. La porte de la petite salle d'eau, au fond du couloir, était entrebâillée. Elle était certaine de l'avoir fermée à clé la veille.

Un frisson glacial lui parcourut l'échine. Elle repensa aux villageois de Windermere – un nom qui évoquait des histoires macabres. La vieille Elodie, avec ses yeux de hibou, lui avait bien dit que le manoir « gardait ce qu'il trouvait ». Elle s'était moquée, alors. Mais qui riait maintenant ?

Fatou tendit la main, hésitante, et poussa la porte. La pièce était petite, exigüe, avec un lavabo ébréché et un miroir piqué. Au centre du carrelage blanc, à côté de la bonde, s'étirait une mince mare d'eau, rouge. Du sang.

Son cœur rata un battement. Elle recula d'un pas, percutant le cadre de la porte. Non. C'était impossible.

Elle s'agenouilla, l'estomac noué, inspectant la tache. L'eau s'était évaporée en partie, laissant une trace rosâtre. Elle trempa son doigt. Ce n'était pas du sang. C'était de l'eau rouillée. La vieille plomberie sans doute.

Un souffle de soulagement, puis une irritation féroce. Elle se laissait manipuler par ses propres appréhensions. Elle n'était pas une enfant crédule. Elle avait vécu dans des villes où les ombres étaient bien plus tangibles que de prétendus fantômes.

Alors qu'elle se relevait, son regard fut attiré par le miroir. Elle y chercha son propre visage, fatigué, les cernes bleues. Mais son reflet... s'était brouillé un instant. Une distorsion. Comme une onde à la surface de l'eau. Et dans cette onde, une petite fille. Penchée sur son épaule, son visage lui-même une tâche floue, ses yeux noirs, des puits sans fond.

Le cri resta coincé au fond de sa gorge. Elle se retourna, vide, la sueur froide collant sa chemise à son dos. Rien. Absolument rien.

— Je deviens folle, murmura Fatou.

Elle quitta la pièce en titubant, le cœur battant à tout rompre. Elle avait besoin de prendre l'air. De s'éloigner de ces murs oppressants.

Elle descendit l'escalier craquant, chaque marche un gémississement plaintif sous ses pieds. Arrivée en bas, elle s'arrêta. Sur le pallier. Un bruit. Un léger tintement.

Elle baissa les yeux. Un bilboquet en bois. Il n'était pas là il y a un instant. Un bilboquet ancien, le bois poli par l'usage, la ficelle effilochée, sa petite boule en équilibre précaire sur le montant en bois. Elle l'avait remarqué dans une vitrine du salon, parmi une collection d'objets datant du début du XIX^e siècle, une époque où ce jeu était très populaire. Elle en était certaine.

Fatou se pencha, le ramassa. Le bois était froid, lisse. Elle le serra dans sa main. Un jouet d'enfant.

— C'est une blague ? lança-t-elle à la maison vide. Une très mauvaise blague.

Elle n'obtint que le silence.

Mais le silence lui-même était une réponse. Une affirmation silencieuse de ce qui se tramait.

La jeune femme remonta l'escalier, le bilboquet toujours dans sa main. Elle devait chercher. Chercher ce qui se cachait derrière ces murs.

Elle se dirigea vers le grenier, un lieu qu'elle avait évité jusque-là, sentant une répulsion instinctive. La dernière pièce à explorer.

La porte grinça sur ses gonds rouillés, dévoilant une obscurité impénétrable. L'air était lourd, saturé d'odeurs de poussière, de bois pourri, et d'un lointain parfum de lavande.

Elle alluma sa lampe de poche. Le faisceau dansa sur des toiles d'araignées géantes, des meubles bâchés, des malles poussiéreuses. Le grenier était un cimetière d'objets oubliés, un musée figé d'une époque révolue. De petites crottes desséchées jonchaient le sol, signe que des animaux y avaient élu domicile. Des rats, sans doute.

Elle s'avança prudemment, faisant craquer le plancher sous ses semelles. Chaque pas soulevait des nuages de poussière, qui scintillaient dans le halo de sa lampe.

Son regard fut attiré par une petite chaise en bois, recouverte d'un drap blanc. Une chaise d'enfant. Elle s'en approcha, le cœur serré.

Elle retira le drap. La chaise était en bois clair, sculptée de motifs floraux simples. Sur l'assise, un ourson en peluche affaissé, avec un œil manquant et une oreille déchirée. L'ourson semblait l'attendre, abandonné là.

Fatou le prit délicatement. Le velours était râche sous ses doigts. Elle se souvint d'un passage dans « Blackwood's Hidden History », un livre qu'elle avait trouvé dans la bibliothèque du manoir, parlant des familles qui avaient vécu dans la région. Ce type de jouet était courant pour les enfants vers la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle. Ce type de peluche aurait pu appartenir à une jeune fille.

Elle sentit une présence glaciale derrière elle. Le souffle de quelqu'un. Elle se tourna, le cœur tambourinant, l'ourson serré contre sa poitrine.

Rien. Encore.

Mais cette fois, ce n'était pas une illusion. Elle l'avait senti. L'air froid sur sa nuque.

Le bilboquet, qu'elle tenait encore, lui glissa des doigts, tomba sur le sol en bois dans un petit cliquetis. Elle se baissa pour le ramasser.

Son regard tomba alors sur une petite boîte en bois, à moitié cachée sous une pile de vieux journaux jaunis. Une boîte discrète, sans ornements apparents.

Elle la sortit, l'essuya. Le bois était doux, poli.
Elle l'ouvrit.

À l'intérieur, un petit journal. Couverture en cuir sombre, fermée par un fermoir rouillé. Elle en déverrouilla le loquet avec son ongle.

Les pages grinçaient à l'ouverture, chargées d'une écriture enfantine, élégante malgré son jeune âge. Les caractères étaient fins, presque calligraphiés.

« Mardi 14 avril 1923. »

Le cœur de Fatou s'emballa. 1923. Elle se rappela la disparition de la famille Hawthorne, il y a trente ans, d'après les rumeurs. Ce journal aurait soixante ans.

Elle commença à lire, le souffle coupé.

Les premières pages contenaient des récits innocents. Des jeux. Des promenades dans la forêt de Blackwood, avec la description des arbres centenaires et des fleurs sauvages. La petite fille, Lily, y décrivait ses parents, son frère, la vie simple et heureuse au manoir. Son écriture était pleine d'une joie enfantine.

Puis, le ton changea. Subrepticement d'abord.

« Jeudi 28 mai 1923. Un bruit étrange cette nuit. Comme des pas. Papa dit que c'est le vent. Mais le vent ne frappe pas à la porte de ma chambre. »

Fatou frissonna. Des pas. Comme ceux qu'elle avait entendus.

Les pages suivantes décrivaient des jeux « innocents » qui tournaient mal. Des cache-cache où Lily se retrouvait enfermée, ou des jouets qui disparaissaient, puis réapparaissaient, cassés.

« Mercredi 17 juin 1923. Il y a quelqu'un d'autre dans la maison. Je l'entends. Maman ne me croit pas. Papa est toujours dans son bureau. Il est toujours en colère. »

Le manoir. Il était vivant. Il l'était déjà, il y a soixante ans.

Les mots se faisaient plus hachés, l'écriture moins assurée. Des tremblements.

« Vendredi 3 juillet 1923. Je l'ai vu. Sans visage. Il est grand. Il a des mains froides. Il m'a regardée. Il ne dit rien. »

L'Enfant sans Visage. Fatou se rappela sa propre vision dans le miroir. Elle n'avait pas vu de visage. Juste une forme indistincte.

Une présence. Forte. Derrière elle. Le même air glacial qu'avant. Elle n'osa pas se retourner. Elle tint le journal de Lily, les articulations blanchies.

Elle sentit un effleurement à ses cheveux.
Doux. Glacial.

— Lisez, murmura une voix, une voix d'enfant. Aidez-moi.

Fatou se retourna d'un coup, le journal serré contre son cœur.

Une petite silhouette. Juste devant elle. Floue, comme un mirage. L'enfant sans Visage. Ses yeux, des puits d'obscurité, la fixaient d'une intensité désespérée. Elle portait une robe blanche, ancienne, ses cheveux lâchés autour de son visage indistinct. Il n'y avait pas de visage, juste un vide parfait.

Le temps parut s'étirer, s'épaissir autour d'elles. Le silence du grenier était assourdissant, rompu seulement par le battement furieux du cœur de Fatou dans ses oreilles.

— Lily ? souffla Fatou.

L'enfant hocha la tête. Ou du moins, Fatou pensa qu'il s'agissait d'un hochement de tête.

— Aide-moi, répéta la voix, plus forte cette fois, pleine d'une détresse déchirante. Il veut nous garder. Tous.

L'image de l'enfant vacilla, puis disparut. L'air glacial s'évapora, remplacé par la moiteur oppressante du grenier.

Fatou resta un instant pétrifiée, le journal de Lily dans les mains. Elle n'était pas folle. Et elle n'était pas seule dans ce manoir.

Elle retourna aux pages du journal, les doigts tremblants. Les dernières entrées étaient des griffonnages, des mots jetés sur le papier dans une panique grandissante.

« Samedi 18 juillet 1923. Papa... son rituel. Il veut le grand pouvoir. Il nous fait peur. Maman crie. Le manoir mange. »

Papa. Un rituel. Le grand pouvoir. Et le manoir qui mangeait.

Le journal tombait en lambeaux dans ses mains. À l'avant-dernière page, un dessin grossier d'un symbole qu'elle ne reconnaissait pas, une sorte de spirale entrelacée avec des lignes anguleuses. En dessous, un mot, écrit en lettres rouges, comme du sang séché :

« Malédiction. »

La dernière page était arrachée.

Fatou referma le journal, le tenant fermement. Tout s'emboîtait désormais, avec une logique terrifiante. La disparition des Hawthorne. La malédiction. Le manoir vivant.

Elle n'était pas venue ici pour trouver un foyer. Elle était venue pour libérer une âme. Ou des âmes.

Et elle savait maintenant que ce manoir n'allait pas la laisser partir facilement. Elle était la

nouvelle proie. Ou la nouvelle gardienne. L'héritière.

Elle quitta le grenier, résolue. La peur était toujours là, mais elle était désormais mélangée à une détermination féroce. Elle ne pouvait plus ignorer ce qui se passait. Ce n'étaient pas des objets égarés ou des visions fugaces. C'était une convocation. Un appel à l'aide. Elle avait trouvé le secret de Blackwood. Et le secret allait la consumer ou la libérer.

* * *

L'air lourd du grenier pesait sur Fatou, chargé de poussière et d'un passé qu'elle ne comprenait pas encore. Chaque pas sur les lattes grinçantes ravivait l'écho de ceux qui l'avaient précédée. La lampe de poche perçait l'obscurité mouvante, projetant des ombres dansantes sur les bibelots oubliés, les malles éventrées et les toiles d'araignées tissant des voiles funèbres. Une sensation de froid glacial lui mordit la nuque, pourtant aucune fenêtre brisée. Le frisson n'était pas physique, il était psychologique, une signature du Manoir de Blackwood.

Une bourrasque glacée perça le mur, comme un soupir ancien. Fatou se figea, les sens à vif. Le souffle n'était pas celui du vent. Un murmure léger, à peine perceptible, glissa près de son oreille, une plainte enfantine étouffée. Ce n'était pas la première fois. Depuis son arrivée, les manifestations s'étaient intensifiées, passant des bruits de pas aux chuchotements. Elle refusa de céder à la panique. Elle avait besoin de comprendre. Elle avait besoin d'une vérité concrète dans cet amas de superstitions et de peurs ancestrales.

Ses doigts effleuraient le bois moisi d'une commode branlante, guidés par une intuition tenace. Le manoir lui parlait à sa manière tordue, la poussant dans des recoins, des impasses, avant de lui offrir une piste. Derrière une pile de vieux draps jaunis par le temps, un petit coffre de bois de noyer sculpté, à peine visible. Elle le tira. Le fermoir, oxydé, céda avec un craquement lugubre.

À l'intérieur, sous une couche de coton décomposé, reposait un carnet. Sa couverture de cuir vert sombre, usée par les années, laissait apparaître un monogramme délavé : L.H. Les pages, jaunies par le temps. Une odeur entêtante, celle du vieux papier et de l'humidité séculaire,

s'en dégagea. Elle l'ouvrit, le cœur battant, ses doigts tremblant légèrement.

La première page portait une écriture enfantine, appliquée, mais tremblante.

« 12 avril 1923. Mon journal secret. » La date la frappa. 1923. Trente ans auparavant, un an avant la disparition.

Les premières entrées décrivaient des jeux innocents.

« Papa m'a dit que je pouvais être reine du monde si je voulais. Nous avons joué à cache-cache dans le jardin. C'est le plus beau des mondes, ici. »

Fatou lut, le dos appuyé contre une étagère instable, le faisceau de sa lampe sur le carnet.

« 20 avril 1923. Tante Agatha nous a raconté l'histoire du « Croque-Mitaine des Bois ». Maman a dit que c'était des sottises. Mais j'ai entendu des bruits la nuit, dans le couloir principal. »

Un frisson plus profond que jamais parcourut Fatou. Le Croque-Mitaine des Bois... c'était une légende locale de Windermere qu'on racontait aux enfants, une entité sombre qui emportait ceux qui s'aventuraient trop loin dans la forêt. Une ancienne tradition rurale anglaise, souvent utilisée pour dissuader les enfants d'explorer des

zones dangereuses, mais qui prenait une tout autre saveur ici.

« 3 mai 1923. Le miroir du salon... Il me regarde. Les yeux du portrait de l'arrière-grand-tante Constance me suivent. Maman a dit que ce n'était que mon imagination. »

L'écriture de Lily se faisait plus nerveuse, les mots, plus serrés. La narration d'une enfance joyeuse glissait vers la peur.

« 11 juin 1923. Les bruits sous mon lit. Pas des souris. Quelque chose de plus grand. Maman ne me croit plus. Papa est toujours dans son bureau. Il ne sort que la nuit, souvent avec M. Abernathy, le vieil herboriste du village. Ils parlent des "anciennes voies" et de "ce qu'il faut faire pour conserver ce qu'on possède". J'ai peur. »

Le nom d'Abernathy activa un souvenir chez Fatou. C'était le même nom qui figurait sur une vieille pierre tombale délabrée, à l'écart du cimetière de Windermere, qu'elle avait remarquée lors de sa première visite. Ce détail ajoutait une couche de réalisme sinistre. Abernathy, un personnage historique du village, une sorte de guérisseur dont le rôle exact est difficile à cerner dans l'histoire, mais dont l'influence sur le folklore local est souvent mentionnée.

Un bruit, cette fois net et distinct, la fit sursauter. Un grincement au bas de l'escalier mansardé. Le cœur de Fatou tambourinait contre ses côtes. Elle écrasa la lampe de poche, plongeant l'obscurité du grenier. Seule brille le halo pâle des pages du carnet. Elle se tapit derrière un vieux paravent.

« Qui est là ? » sa voix était à peine un murmure.

Un filet de lumière vacillait en bas. Puis une ombre massive. Coumba. Son visage ridé, figé, apparut dans la pénombre, ses yeux perçants balayant la pièce. Elle tenait une lanterne à la main, sa flamme pâle dansant sur les murs. Son apparition était si silencieuse, si soudaine, qu'elle glaçait le sang.

— Je savais que tu finirais par monter ici, petite.

Sa voix rauque, rocailleuse, brisa le silence. Fatou sortit de sa cachette, le journal fermement serré.

— Madame Coumba... Que faites-vous ici ?

Coumba s'approcha, chaque pas lent, mesuré. L'odeur de la terre et des herbes séchées émanait d'elle.

— Les morts, ma fille, ils ne dorment jamais complètement. Surtout pas ici. On les entend, si on sait écouter.

Elle désigna le journal dans les mains de Fatou.

— Tu as trouvé ses mots. Elle était innocente, Lily. Une fleur fanée par le gel.

Fatou sentit son sang se glacer. Coumba savait. Elle en connaissait plus qu'elle n'en laissait paraître.

— Vous... vous saviez pour Lily ? Pour ce qui est arrivé ici ?

La vieille femme hocha lentement la tête.

— Le village se souvient. Il y a des murmures plus vieux que les pierres de ces murs. Des histoires qu'on ne dit qu'à mi-voix, la nuit. Des histoires de pactes et de sombres offrandes. On est en 1953, pas en 1666. Mais les énergies, les passions, elles, ne changent jamais.

Coumba fit un pas de plus, son ombre s'allongeant sur les objets poussiéreux.

— Le Manoir de Blackwood, ce n'est pas une maison. C'est un ventre. Il se nourrit. Il respire. Et il se souvient.

— De quoi se souvient-il ? balbutia Fatou, le cœur arraché entre la peur et sa soif de vérité.

— Des Hawthorne. De leur folie. Le père... Il voulait garder tout ce qu'il aimait. La fortune, la

jeunesse, même la vie. Mais pour prendre sans donner, il faut payer le prix. Le prix du sang. C'est une vieille croyance dans ces terres des Cornouailles, liée au culte de certains anciens dieux celtes, où le sang était considéré comme le lien le plus puissant avec le spirituel.

Fatou rejeta les paroles de Coumba comme de vieilles superstitions.

— Un prix du sang ? Ce n'est qu'une superstition. Un rituel ? Vous croyez vraiment ça ?

Coumba rit, un son rauque et sec.

— Non, ma chère. Ce n'est pas moi qui y crois. C'est le manoir. Il garde la marque de ce qu'il a avalé. Chaque craquement du bois, chaque souffle froid que tu sens... c'est une âme prisonnière.

Elle pencha la tête, ses yeux fixant Fatou avec une intensité glaçante.

— Les Hawthorne n'ont pas disparu. Ils ont été... absorbés. Leur père a cherché l'immortalité, la puissance. Il n'a fait que les figer dans l'éternité d'ici. Il voulait conserver leur héritage, mais il n'a fait que les emprisonner. On dit que ces rituels, basés sur d'anciens traités d'alchimie et des grimoires du 17e siècle qui circulaient parmi des cercles restreints de l'aristocratie anglaise, sont

dangereux, mais les esprits avides y croient toujours.

Fatou serra le journal plus fort. La vérité, brute et terrifiante, commençait à se dessiner.

— Lily... elle le savait. C'est pour ça qu'elle écrivait.

— Elle sentait ! siffla Coumba. Les enfants voient ce que les adultes aveuglés par leurs désirs refusent de voir. Elle a vu l'ombre grandir, la maison se transformer. Cette maison est devenue une geôle, un réceptacle maudit.

Coumba fit un pas en arrière, son expression soudain grave.

— Mais toi... Tu n'es pas comme les autres. Le manoir t'a appelée. Il t'a permis de trouver le journal. Il veut quelque chose de toi.

Un silence épais, oppressant, envahit le grenier. Le vent des légendes soufflait désormais dans le Manoir de Blackwood, portant les échos d'un passé sanglant.

— Que veut-il de moi ? demanda Fatou, sa voix tremblante.

Coumba la regarda longuement, ses yeux sombres sondant son âme.

— Il veut te garder. Ou il veut que tu le libères. Les deux sont possibles. Mais pour ça, il faut connaître l'histoire complète. Et surtout, il faut

comprendre pourquoi il t'a choisie, toi, Fatou. Dans ces vieilles légendes, les lignées sont importantes. Le sang parle, même après des générations.

La vieille femme se retourna, sa lanterne s'éloignant lentement vers l'escalier.

— Les âmes tourmentées de Blackwood ne te laisseront pas une seule nuit tranquille tant que le devoir ne sera pas fait. Tu es ici pour une raison. Et Blackwood a une mémoire longue. C'est à toi de choisir, petite. De rester et de devenir une autre histoire chuchotée au vent, ou de briser la chaîne. Car la chaîne est faite de sang, et de ce sang, il y a la tienne.

Le grincement de l'escalier accompagna le retrait de Coumba. Fatou resta seule, le journal entre les mains. Les mots de Lily, les révélations de Coumba... Tout convergeait vers une vérité inimaginable. Le manoir de Blackwood n'était pas un simple lieu hanté. C'était un être vivant, une entité façonnée par un rituel occulte, par le sang, la peur, et un désespoir ancien. Et elle, Elara Vance, était au centre de tout ça. Ce n'était plus une simple histoire. C'était son histoire.

4.

Le Repaire de l'Âme

« ... et puis, le Maître est arrivé. »

Le stylo de Lily avait creusé un sillon profond dans le papier jauni, comme si chaque mot était arraché avec douleur. Fatou suivait la plume tremblante, le cœur tambourinant dans sa poitrine. Le grenier, d'ordinaire source de poussière et de souvenirs oubliés, s'était transformé en une chambre d'échos, résonnant des peurs d'une enfant. La lueur de la lampe à pétrole jouait sur les murs, projetant des ombres dansantes qui semblaient s'allonger, respirer, à l'unisson des révélations de Lily.

« Il parlait à papa dans la bibliothèque. Des mots étranges. Des mots qui faisaient froid dans le dos. Je n'ai pas tout compris, mais il a dit que la maison était... affamée. »

Une bouffée d'air froid traversa la pièce, faisant vaciller la flamme. Fatou frissonna, bien que la température ambiante n'ait pas chuté. Ce

n'était pas le froid du dehors, mais celui qui s'infiltrait dans les os, un froid né de l'effroi. Elle reposa un instant le carnet, frotta ses yeux fatigués. Des heures qu'elle était là, plongée dans ce passé morbide, grignotée par l'angoisse. Les murmures, les craquements des planchers, tout ce qu'elle avait attribué à la vétusté du manoir, prenait soudain un sens nouveau, sinistre.

« Il a dit que la maison se nourrissait. Des secrets. Des regrets. Et de la peur. Surtout de la peur. »

Fatou se pencha encore, les doigts hésitants, frôlant les mots tracés d'une encre fanée. Chaque phrase, chaque détail, venait confirmer ses pressentiments les plus sombres. Le manoir de Blackwood n'était pas une simple bâtisse historique ; c'était une entité, un prédateur de pierre et de bois, dont les proies étaient les âmes de ses habitants.

« Le Maître. » Le nom revenait inlassablement. « Il a dit qu'il nous donnerait ce que nous voulions. Papa voulait la richesse infinie. Maman voulait la beauté éternelle. Mon frère, la connaissance. Moi... moi je voulais juste qu'ils soient heureux. »

La gorge de Fatou se serra. L'innocence brisée de Lily, offerte en pâture à une force indicible.

C'était le sacrifice suprême, l'ultime horreur. Elle se leva brusquement, faisant grincer le vieux tabouret. Les fantômes, elle pouvait encore les rationaliser, les écarter comme des manifestations d'un esprit perturbé par l'isolement. Mais ce que Lily décrivait, c'était autre chose, une sorte de pacte, une damnation.

Pendant ce temps, à Windermere, la rumeur courait. Le Capitaine Diop, un policier à la retraite, le dos voûté par les années de service mais l'œil toujours aussi vif, écoutait les commérages au pub du village, le « Green Man ». Assis sur un tabouret usé, une pinte de bière à la main, il laissait les fragments de conversation s'accumuler dans son esprit méthodique. Les villageois chuchotaient, toujours à voix basse, comme si les murs avaient des oreilles, ou plutôt, comme si les murs du manoir de Blackwood pouvaient les entendre de là où ils se tenaient.

— Elle est revenue, vous savez, la jeune femme, lança M. Henderson, le boucher, à son voisin, le visage enluminé par l'alcool. Elle s'est installée dans l'ancien Manoir Hawthorne. Une folie, je vous dis !

Diop ne dit rien, se contentant de tapoter la mousse de sa bière. Il se souvenait des Hawthorne. Trente ans auparavant, leur

disparition avait secoué Windermere jusqu'à ses fondations. L'affaire n'avait jamais été résolue, classée comme une fugue de masse, une hypothèse que personne ne croyait réellement. Les superstitions locales avaient vite fait de conclure à une présence maléfique, un récit qui avait hanté les nuits des enfants du village pendant des générations.

— On dit que le manoir ne l'a pas acceptée. Des bruits, des ombres... La maison se réveille, marmonna M. Finch, l'apothicaire, avec un air grave. Il avait l'habitude des potions et des remèdes de grand-mère, et sa propension à croire aux légendes était notoire.

Diop haussa un sourcil. « La maison se réveille. » L'expression résonnait étrangement avec les bribes qu'il captait. Il avait toujours été un homme de faits, de preuves irréfutables. Mais Windermere avait une capacité unique à brouiller les lignes entre le réel et le fantastique.

— C'était la même chose avec les Hawthorne, n'est-ce pas ? La veille de leur disparition, il y avait toujours ces histoires étranges, ajouta une femme d'un certain âge, Mme Gable, la boulangère dont les anecdotes égayaient souvent le quotidien du village. Elle se souvenait des années 1990, de l'ambiance lourde qui pesait sur Windermere à

l'époque de la disparition. Elle se rappelait les articles du *Windermere Gazette* à l'époque, qui titraient sur le 'Mystère de Blackwood'.

Diop posa sa pinte. L'inactivité de la retraite lui pesait. L'énigme de Blackwood avait toujours été une tache sombre dans son dossier. Il avait été le tout jeune officier de police de l'époque, l'un des premiers à arriver sur les lieux du drame familial. Le souvenir des pièces vides, de la table à moitié dressée pour un repas jamais achevé, lui serrait toujours l'estomac. Cette nouvelle occupante, cette « Fatou » comme il l'avait entendue murmurer, Fatou Vance, ravivait de vieilles braises.

Dans le grenier du manoir, Fatou retrouva sa lecture, le souffle court. Lily décrivait des jeux pervertis, des chasses au trésor dont le « trésor » était la peur, des cache-cache où le « Maître » semblait toujours trouver, non pas les corps, mais les âmes.

« Les rires étaient devenus rares. Tante Beatrice pleurait souvent dans la cuisine. Mon frère ne lisait plus ses livres, il restait juste assis, à regarder le mur, des heures. »

Fatou imaginait la dégénérescence, la lente érosion des esprits par une présence invisible, insidieuse. Ce « Maître », ce n'était pas un être

humain, pas un fantôme au sens classique. C'était l'essence même du manoir, une entité parasite, se nourrissant de la détresse de ses hôtes. Les Hawthorne n'avaient pas fui ; ils avaient été digérés.

Un craquement sonore, plus fort que les autres, se fit entendre au rez-de-chaussée. Fatou sursauta, le cœur cognant si fort dans sa poitrine qu'elle crut l'entendre résonner dans les planches du grenier. Elle retint son souffle. Un murmure inintelligible, comme une plainte sourde, s'éleva des profondeurs de la maison. Elle ferma les yeux, priant pour que ce ne soit que le vent, une vieille charpente qui travaille. Mais elle savait. Elle sentait la présence. Elle sentait le manoir respirer autour d'elle, s'éveiller, se réjouir.

« Le Maître m'a dit que je ne devrais jamais quitter Blackwood. Que je serais toujours avec lui.
»

La dernière phrase du journal tremblait, comme si la petite Lily avait lutté pour la tracer, consciente de son destin. Fatou sentit une vague de nausée. Lily était prisonnière. Tous l'étaient. Et maintenant, elle aussi. Elle serrait le carnet contre sa poitrine, ses jointures blanchies. La vérité était pire que toutes les légendes. Une prison de chair

et de pierre, une geôle intemporelle pour des âmes condamnées.

Dans le pub de Windermere, Diop termina sa bière. Il avait pris sa décision. Il ne pouvait pas laisser cette Fatou Vance se perdre dans les mêmes abysses que les Hawthorne. Il se leva, sa chaise grinçant sur le sol. Les regards des villageois se braquèrent sur lui.

— Je crois que je vais faire un petit détour par Blackwood, marmonna-t-il, plus à lui-même qu'aux autres.

Un silence glacial tomba sur le pub. Les visages se crispèrent, les regards s'évitèrent. Comme si le simple nom du manoir pouvait invoquer le malheur. Un vieil homme, M. Abernathy, le propriétaire du pub dont la famille avait vécu à Windermere depuis le règne de la reine Victoria, lui attrapa le bras.

— Capitaine, ne faites pas ça, dit-il d'une voix rauque. Ce n'est pas un endroit pour les vivants.

Diop ignora l'avertissement. Il avait vu trop d'horreurs dans sa carrière pour se laisser impressionner par des superstitions. Il avait enquêté sur le massacre de la famille Duval en 1985, un cas de folie meurtrière qui lui avait tiré le sommeil pendant des mois. Il avait participé à l'arrestation du tueur en série "Le Boucher de

"Brighton" en 1999. Si Blackwood était le théâtre d'un drame, il voulait en connaître la nature. Ce n'étaient pas des fantômes qu'il craignait, mais les hommes qui les manipulaient, les secrets qu'ils enterraient. Il sentit une décharge d'adrénaline, le même frisson qu'il ressentait au début de chaque enquête importante. C'était la vie qui revenait, même au crépuscule de son existence professionnelle.

Dehors, la nuit était tombée, épaisse et sans étoiles. La brume commençait à descendre des collines, le même brouillard qui avait enveloppé la disparition des Hawthorne, trente ans plus tôt. Diop se dirigea vers sa vieille Volvo, son esprit déjà à l'œuvre, traquant les indices, reliant les points. Il ignorait que, dans le grenier du manoir, une jeune femme venait de comprendre que les Hawthorne n'étaient pas partis, mais bel et bien là, prisonniers des murs, et que le « Maître » s'apprétait à accueillir une nouvelle âme pour enrichir sa collection. L'air autour de lui semblait vibrer d'une énergie funeste, comme un avertissement. Le Capitaine Diop n'était pas novice, il avait mené d'innombrables enquêtes, mais il sentait que celle-ci serait différente. Il se rappela les livres sur les mythes celtiques qu'il avait lus dans sa jeunesse, évoquant des lieux où

les voiles entre les mondes étaient fins. Windermere, avec son passé et ses légendes, semblait être un de ces endroits. Il alluma son moteur, les phares balayant l'obscurité, et se dirigea vers la route sinuuse menant au Manoir de Blackwood, vers le repaire de l'âme, sans savoir qu'il ne se dirigeait pas vers une simple affaire criminelle, mais vers une entité millénaire dont le pouvoir dépassait l'entendement humain.

* * *

Le crissement des pages jaunies vrillait le silence du grenier, plus aigu que les planches gémissant sous son poids. Fatou agrippait le journal de Lily Hawthorne, ses doigts serrés jusqu'à en blanchir les jointures. Les mots tracés d'une encre fanée, parfois hésitants, parfois désespérés, défilaient sous ses yeux fiévreux. « La présence... Elle grandit. Elle prend. Papa ne la voit pas. Maman ne la sent pas. Mais elle est là. Partout. Elle nous regarde. »

Une bouffée d'air froid, glaciale et lourde comme une pierre tombale, frôla la nuque de Fatou. Elle tressaillit, le cœur cognant la cage de

ses côtes. Un instant, l'odeur de moisissure et de poussière qui imprégnait le grenier s'intensifia, mélangeant des notes de vieille cire et d'humidité stagnante. Elle releva la tête, balayant du regard les ombres dansantes que projetait la faible lumière traversant la petite lucarne. Seuls les objets entassés – commodes éventrées, fauteuils borgnes, malles cadenassées – semblaient la fixer.

« Elle veut jouer, murmura la page suivante. Des jeux affreux. Elle change les choses. Elle bouge mes poupées. Elle cache mes dessins. Elle s'insinue dans mes rêves. »

Un claquement lointain, sourd, résonna depuis les étages inférieurs. Pas un coup de vent, ni le craquement habituel de la vieille bâtisse. C'était intentionnel. C'était précis.

— Qui est là ? lança Fatou d'une voix rauque, surprise par l'écho de sa propre question dans le vaste grenier.

Le silence lui répondit, un silence pesant, presque suffoquant. Elle se rappela les avertissements du village. Ces rumeurs tenaces sur les bruits, les lumières... Ce n'était pas seulement des rumeurs.

« Elle a pris Barnaby, écrivit Lily quelques pages plus loin. Mon petit chien. Plus de traces.

Papa m'a dit qu'il s'était enfui. Maman a pleuré. Mais je sais. C'est elle. Elle l'a pris. »

Fatou frissonna. Une absence. Un vide. Pas une disparition, mais une absorption. Comme si l'air lui-même était aspiré.

— Les corps... Je n'ai jamais trouvé leurs corps, murmura Fatou.

Le journal de Lily devenait une carte, un témoignage brut des derniers jours des Hawthorne. La terreur de l'enfant était palpable, vibrante à travers les mots. Lily décrivait la maison non pas comme un lieu hanté, mais comme un prédateur. Une entité qui se nourrissait.

« Papa parle de rituels. Des choses pour la puissance. Pour la vie éternelle. Il a trouvé des livres étranges, reliés en peau sombre. Des symboles... »

Fatou ferma les yeux, sentant la pièce se rétrécir autour d'elle. Dans l'obscurité de ses paupières, elle vit une rue pavée typique du 19ème siècle, peut-être St Mary's Lane à Windermere. Les maisons victoriennes, aux façades de pierre sombre, se seraient protectrices. Mais à Blackwood, c'était l'isolement. Pas de refuge.

Elle rouvrit les yeux. La conscience de la présence était devenue une certitude, un poids sur

sa poitrine. Le Manoir de Blackwood n'était pas un lieu où des esprits erraient. C'était le tombeau. La prison.

— Vous n'êtes pas partis... réalisa Fatou, son souffle court, chancelant. Vous êtes restés.

La phrase résonna, et une brise froide, qui n'avait aucune source apparente, agita les mèches de ses cheveux. Des murmures indistincts, à peine perceptibles, glissèrent des recoins sombres du grenier. Des plaintes étouffées, des suppliques lointaines. Des échos d'âmes prisonnières.

Lily essayait de lui dire quelque chose, à travers les années. À travers les pages jaunies. Elle luttait pour que Fatou comprenne.

« Papa a dit que l'obscurité nous donnerait la connaissance. Que ce serait un prix à payer. Mais le prix est trop grand. Je ne veux pas grandir comme ça. Pas avec elle. »

Une autre présence. Une présence qui ne voulait pas que la vérité soit révélée. Une présence qui voulait garder ses prisonniers. Une présence qui voulait, peut-être, une nouvelle âme à assimiler. Une anse de la vieille malle en chêne massif, au centre du grenier, grimaça, son métal noirci par le temps se tordant sous une pression invisible.

Fatou se pencha sur le journal, les pupilles dilatées, fixant les dernières pages, comme si elle pouvait y puiser la force de la vérité. Ses doigts tremblaient légèrement. La tension physique était presque insoutenable. Elle sentait des yeux sur elle. Des centaines d'yeux. Pas ceux des Hawthorne, mais ceux de la maison elle-même.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? questionna Fatou, à voix haute cette fois, s'adressant aux mots de Lily comme si la petite fille pouvait lui répondre. Ton père. Qu'est-ce qu'il a fait ?

Le journal ne répondit pas. Mais un courant d'air froid traversa le grenier, et fit vibrer les carreaux poussiéreux de la lucarne. Un rire, sec et ancien, sembla s'infiltrer des murs. Non pas le rire d'un enfant, ni d'une femme. Mais quelque chose de plus primaire, de plus cruel.

« La forêt de Grizedale, près de Windermere, est pleine d'histoires », songea Fatou, se souvenant d'une discussion avec la vieille Mrs. Gable du village, dont la maison de campagne, un cottage typique du Lake District construit en pierre de taille, contrastait fortement avec l'imposant manoir. « Des histoires de pactes anciens, de magies oubliées. » Et la rivière Rothay, courant paisiblement à travers Windermere,

semblait si innocente comparée à la noirceur du manoir.

Fatou posa le journal sur le plancher, son regard balayant l'espace du grenier, l'air tendu d'une énergie invisible.

— Lily... Tu as essayé de les prévenir, c'est ça ? Tu as essayé de te protéger ?

Un craquement fort, assourdissant, rompit le silence. Le vieux mannequin de couture, resté là depuis des décennies, bascula brutalement, son armature métallique grinçant comme un os brisé. Il chuta lourdement, soulevant un nuage de poussière et de fibres.

Fatou recula d'un bond, le cœur hurlant dans sa poitrine. Ce n'était plus une question de fantômes, de présences éthérées. C'était une volonté. Une force qui réagissait.

« Elle ne veut pas que je sache », pensa Fatou, son esprit clair malgré la peur qui l'étreignait.

Le journal était une clé. Lily avait consigné la descente aux enfers de sa famille. Les rituels du père, les changements dans le comportement des siens, l'omniprésence du Mal. Les Hawthorne n'avaient pas fui. Ils avaient été aspirés, digérés par la maison. Le Manoir de Blackwood n'était pas seulement un lieu, c'était un réceptacle.

« Lily cherche de l'aide », se dit Fatou. « Elle veut que ça s'arrête. »

Mais l'autre présence... Celle que Lily sentait, celle qui manipulait, celle qui s'était nourrie et continuait de le faire. Cette présence ne voulait pas être démasquée. Elle voulait l'empêcher de comprendre, de libérer les âmes captives. Elle voulait peut-être même la transformer en une nouvelle victime, une nouvelle âme à ajouter à sa collection.

Une ombre longue et déformée s'allongea sur le parquet, s'étirant depuis le coin le plus sombre du grenier, où s'amoncelaient des toiles d'araignée épaisses comme des voiles funéraires. Elle n'était pas portée par la lumière de la lucarne. Elle semblait émaner du néant.

Fatou sentit son sang se glacer. Elle réalisa qu'elle n'était pas seulement en train de lire une histoire. Elle vivait une confrontation. Le manoir était un organisme, et elle venait d'en remuer les entrailles.

— Tu m'entends, n'est-ce pas ? murmura Fatou, sa voix tremblante mais ferme. Je sais ce que tu as fait.

Un soupir lourd et glacé s'échappa des lambris, faisant frissonner les fins cheveux sur ses bras. Le manoir respirait. Il était vivant. Et il la tenait. Elle

était enfermée dans la toile tissée par sa propre curiosité, par le sang qui coulait dans ses veines.

Le piège s'était refermé. Les Hawthorne avaient été piégés par la promesse de pouvoir et d'immortalité. Fatou, elle, était piégée par la quête de vérité. La différence, c'est qu'elle le savait. Mais le savant la sauverait-elle de l'assimilation ?

Le silence revint, plus épais, plus lourd. Mais cette fois, Fatou le distingua. Il n'était pas vide. Il était rempli d'une vigilance malsaine. Quelque chose l'attendait. Et Lily, au fond de cette prison de pierre, l'implorait de l'aider.

PARTIE III

Le Sang Lié

5.

Le Rituel Profané

La lumière crépusculaire filtrait à travers les rideaux brodés du petit salon de Jonas, dessinant des ombres dansantes sur le tapis usé. L'air était lourd, rempli de l'odeur de tabac froid et de vieux livres. Fatou, assise sur le bord d'un fauteuil dépareillé, fixait le vieil homme, ses yeux gris invariablement tournés vers la fenêtre, comme s'il cherchait une échappatoire dans le paysage morne de Windermere. Les mains de Jonas tremblaient légèrement alors qu'il portait à ses lèvres une tasse de thé à la menthe.

— Je ne comprends pas votre insistance, Mademoiselle, sa voix était un murmure rocailleux. Qu'attendez-vous de moi ? Les Hawthorne... c'est une histoire ancienne.

Fatou s'appuya en arrière, le dossier du fauteuil grinça sous son poids.

— Une histoire ancienne qui, visiblement, continue de hanter les murmures du village,

Jonas. Des lumières étranges, des bruits... le manoir est loin d'être silencieux. Et vous, vous étiez là, n'est-ce pas ? Vous avez tout vu.

Le vieil homme tressaillit, sa tasse claqua contre la soucoupe. Un instant, son regard croisa celui de Fatou, une lueur d'effroi y passa.

— Les lumières... il y avait des lumières, oui. La nuit, c'était comme si le manoir respirait. Des flammes. Des ombres. Je n'ai jamais su ce que c'était. Personne n'a su.

Fatou se pencha en avant.

— Selon les archives de Windermere, la famille Hawthorne était connue pour ses excentricités. J'ai découvert des écrits faisant état de réunions nocturnes, de symboles gravés... Y a-t-il eu d'autres choses, Jonas? Quelque chose que vous nauriez pas osé dire à l'époque? Des rumeurs plus sombres?

Jonas soupira, ses épaules s'affaissant. Le poids des années, ou celui des secrets?

— Les Hawthorne... Un drôle de sang, disait-on. Des gens à part. Le père, Elias, était... obsédé. Il parlait de liens avec la terre, de puissances anciennes. Des âneries, à mon sens. Mais... il y avait des livres. Des grimoires, je crois. Personne ne comprenait vraiment. Sa femme,

Eleanor, tentait de le ramener à la raison. Mais Elias était aveuglé.

Un silence pesant s'installa. Fatou savait qu'il était sur le point de révéler quelque chose d'important.

— Les villageois n'aimaient pas ça, reprit Jonas d'une voix plus assurée. Les enfants de l'école primaire de Windermere racontaient qu'ils voyaient Elias Hawthorne se promener dans la forêt attenante au manoir la nuit, avec des outils étranges. On disait même qu'il faisait des rituels païens. C'est vrai, ça?

Jonas haussa les épaules, esquivant son regard.

— Qui sait ce que les enfants inventent? Mais... il y avait des attroupements dans le manoir pendant les équinoxes et les solstices annuels. Des gens de l'extérieur, des visages que je ne connaissais pas. Des murmures portaient ces soirs-là, des chants étranges. Et puis, la disparition. Silence complet. Comme si le manoir les avait avalés tout entiers.

Fatou sentit un frisson courir le long de sa colonne vertébrale. Des rituels. Des attroupements. Son esprit s'emballait.

— Qu'est-ce que vous entendez par « le manoir les a avalés » ? Il y a des rumeurs disant que la demeure est maudite. Que la terre porte

une énergie sombre. Y a-t-il quelque chose de vrai là-dedans?

Jonas se leva brusquement, son visage pâle. La peur dans ses yeux était palpable.

— Le manoir... il a une vie propre, Mademoiselle. Une volonté. Il se nourrit. Il se nourrit de ceux qui y vivent. Ne restez pas là-bas. Vous n'êtes pas la première à vous y aventurer, et vous ne serez pas la dernière à en payer le prix. Le Manoir est comme un organisme vivant, la rumeur dit que sa pierre est poreuse d'âme.

Il tendit une main tremblante vers elle, l'index pointé.

— Pars, tant qu'il est encore temps. Avant qu'il ne te prenne toi aussi.

L'avertissement glaça le sang de Fatou. Elle se leva, une détermination froide dans le regard.

— Je ne partirai pas Jonas. Pas avant de savoir.

— De savoir quoi? s'écria-t-il, un sanglot secouant sa poitrine. La vérité? La vérité est qu'il n'y a pas de vérité là-bas, seulement l'oubli et le désespoir.

Fatou quitta la maison de Jonas, le cœur battant la chamade. Les paroles du vieil homme résonnaient encore en elle. Le manoir se nourrit. Elle devait trouver Coumba. Si quelqu'un au

village savait quelque chose de plus concret sur les pratiques des Hawthorne, c'était elle.

La boutique de brocante de Coumba était un capharnaüm d'objets accumulés, chacun porteur d'une histoire silencieuse. L'odeur d'encaustique et d'humidité remplissait l'air. Coumba, une femme ronde aux yeux vifs, rangeait méticuleusement de vieilles porcelaines. Elle la salua d'un hochement de tête.

— Alors, ma chère, le manoir vous parle-t-il toujours ? Le ton était moqueur, mais Fatou perçut une pointe d'inquiétude.

— Plus que jamais. J'ai parlé à Jonas. Il a mentionné des pratiques étranges de la part des Hawthorne, des rituels.

Coumba la regarda avec une expression indéchiffrable. Elle essuya ses mains sur son tablier.

— Jonas a toujours été un peureux. Mais il n'a pas tort sur les Hawthorne. Une famille singulière. Le grand-père d'Elias, Thaddeus Hawthorne n'était-il pas, selon les archives du conseil des notables du comté de Cornwall, un alchimiste réputé au début du 19ème siècle ? Il cherchait les recettes pour détenir l'immortalité. C'était son obsession.

— L'immortalité ? répéta Fatou, le souffle coupé.

— Ou la puissance. C'est la même chose pour ces gens-là, non ? continua Coumba en haussant les épaules. Ils croyaient aux esprits de la terre, aux forces invisibles. Elias Hawthorne était l'un des rares à poursuivre ces travaux après la mort de son grand-père. Il était fasciné par tout ce qui était occulte. Quand il a hérité du manoir, il a transformé une partie du sous-sol en une sorte de... temple.

Fatou frissonna.

— Un temple ?

— Un endroit pour ses rituels. Les servantes de l'époque, notamment ma grand-mère, racontaient qu'elles entendaient des incantations, des bruits de tambours pendant la nuit. Des odeurs d'encens étranges. Elles disaient que le maître était en communication avec des entités.

— Quelles sortes d'entités ?

Coumba ramassa une petite fiole en verre, la fit tournoyer entre ses doigts ridés.

— Des esprits. Des âmes. Le manoir est bâti sur une ancienne terre. Les Celtes croyaient que ce lieu était un point de convergence d'énergies. Elias, il cherchait à capter cette énergie. Pour quoi faire, ça... personne ne le savait vraiment. Mais la

puissance était palpable. Il y avait des phénomènes étranges déjà à l'époque. Des objets qui lévitaient, des bêtes sauvages qui s'approchaient du manoir sans crainte, comme sous l'effet d'une hypnose surnaturelle, alors qu'elles étaient habituellement très craintives. J'ai un vieux journal intime d'Elara qui relate ces faits. Je l'ai retrouvé il y a quelques mois dans un lot de brocante que j'ai racheté à Bath Suite. L'histoire est que cette fille était la gouvernante chargée de l'éducation de Lily. Je peux vous le prêter, mais il faut me le rendre, car il a une valeur inestimable, et je l'ai déjà promis pour une expo à Londres.

Un frisson glacial parcourut Fatou. Des âmes. Lévitation. Les mots de Coumba confirmaient les passages du journal de Lily. Le rituel. Cet Elara... Il fallait absolument qu'elle lise ce journal.

— Avez-vous une idée du type de rituel qu'il aurait pu mener ? demanda Fatou, sa voix à peine audible.

Coumba plissa les yeux, son regard se perdant dans le passé.

— Il y a un vieux conte, ici, dans la région. Une légende du comté de Cornwall qui parle d'un Pacte des Sanguins. Un rituel ancien destiné à lier une âme à un lieu, à une lignée, pour obtenir une

forme d'immortalité ou de pouvoir. Mais il faut un sacrifice. Un sacrifice de sang. Un sang pur.

Fatou sentit son sang se glacer dans ses veines.
Lily. L'enfant. Le sacrifice de sang.

— Et la disparition de la famille Hawthorne ?

Coumba secoua la tête, un voile de tristesse dans les yeux.

— On a dit qu'ils étaient partis en voyage. Mais personne n'y a jamais cru. Le manoir, il a toujours aimé garder ses secrets. Elias, il a dû chercher à arracher quelque chose à ce lieu, à ces énergies. Et le manoir, il a dû se défendre. Ou peut-être... peut-être que le rituel a mal tourné. Un pacte mal ficelé. Un prix trop lourd à payer.

— Et le journal de Lily ? demandai-je avec insistance.

— Il a été retrouvé quelques semaines plus tard dans une cachette secrète derrière une pierre de la cheminée dans la chambre de Lily. Il était dans une petite boîte en bois, recouverte d'étranges symboles. Je l'ai lu des dizaines de fois. Ce qui est dingue, c'est que l'écriture est restée comme le premier jour. Les pages ne sont pas jaunies, comme si le journal avait été écrit hier. Le papier ne semble pas souffrir de l'humidité.

Coumba tendit une clé en laiton à Fatou.

— La pièce où se trouvait le bureau d'Elias Hawthorne, ce qu'il appelait son cabinet des curiosités, est toujours intacte au Manoir. Un endroit qu'Elara fuyait, terrifiée. Elle était la seule à pouvoir y entrer, car c'était là que Lily avait été amenée de force, alors que le rituel battait son plein. La clé que je vous donne ouvre un tiroir secret dans ce bureau. Un tiroir que personne n'a jamais osé ouvrir, pas même les Hawthorne. Peut-être y trouverez-vous des réponses sur le Pacte des Sanguins, sur ce qu'il a fait à la famille Hawthorne, et pourquoi le manoir est devenu ce qu'il est. Mais soyez prudente, Fatou. Le manoir ne veut pas que ses secrets soient révélés. Il vous protégera en vous livrant la vérité, et il vous détruira en la détenant.

Fatou serra la clé dans sa main. Un tremblement la traversa. Elle se sentait à la fois effrayée et étrangement excitée. Jonas lui avait dit de fuir. Coumba lui donnait les outils pour affronter. Le manoir. Les murmures. Le sang lié. La vérité était là, à portée de main, enfermée dans un tiroir scellé par le temps et la peur. Un nouveau chapitre s'ouvrait, plus sombre, plus dangereux. Et Fatou savait qu'elle ne pourrait plus reculer. La lumière crépusculaire filtrait à travers les rideaux brodés du petit salon de Jonas,

dessinant des ombres dansantes sur le tapis usé. L'air était lourd, rempli de l'odeur de tabac froid et de vieux livres. Fatou, assise sur le bord d'un fauteuil dépareillé, fixait le vieil homme, ses yeux gris invariablement tournés vers la fenêtre, comme s'il cherchait une échappatoire dans le paysage morne de Windermere. Les mains de Jonas tremblaient légèrement alors qu'il portait à ses lèvres une tasse de thé à la menthe.

— Je ne comprends pas votre insistance, Mademoiselle, sa voix était un murmure rocailleux. Qu'attendez-vous de moi ? Les Hawthorne... c'est une histoire ancienne.

Fatou s'appuya en arrière, le dossier du fauteuil grinça sous son poids.

— Une histoire ancienne qui, visiblement, continue de hanter les murmures du village, Jonas. Des lumières étranges, des bruits... le manoir est loin d'être silencieux. Et vous, vous étiez là, n'est-ce pas ? Vous avez tout vu.

Le vieil homme tressaillit, sa tasse claqua contre la soucoupe. Un instant, son regard croisa celui de Fatou, une lueur d'effroi y passa.

— Les lumières... il y avait des lumières, oui. La nuit, c'était comme si le manoir respirait. Des flammes. Des ombres. Je n'ai jamais su ce que c'était. Personne n'a su.

Fatou se pencha en avant.

— Selon les archives de Windermere, la famille Hawthorne était connue pour ses excentricités. J'ai découvert des écrits faisant état de réunions nocturnes, de symboles gravés... Y a-t-il eu d'autres choses, Jonas? Quelque chose que vous n'auriez pas osé dire à l'époque? Des rumeurs plus sombres?

Jonas soupira, ses épaules s'affaissant. Le poids des années, ou celui des secrets?

— Les Hawthorne... Un drôle de sang, disait-on. Des gens à part. Le père, Elias, était... obsédé. Il parlait de liens avec la terre, de puissances anciennes. Des âneries, à mon sens. Mais... il y avait des livres. Des grimoires, je crois. Personne ne comprenait vraiment. Sa femme, Eleanor, tentait de le ramener à la raison. Mais Elias était aveuglé.

Un silence pesant s'installa. Fatou savait qu'il était sur le point de révéler quelque chose d'important.

— Les villageois n'aimaient pas ça, reprit Jonas d'une voix plus assurée. Les enfants de l'école primaire de Windermere racontaient qu'ils voyaient Elias Hawthorne se promener dans la forêt attenante au manoir la nuit, avec des outils

étranges. On disait même qu'il faisait des rituels païens. C'est vrai, ça?

Jonas haussa les épaules, esquivant son regard.

— Qui sait ce que les enfants inventent? Mais... il y avait des attroupements dans le manoir pendant les équinoxes et les solstices annuels. Des gens de l'extérieur, des visages que je ne connaissais pas. Des murmures portaient ces soirs-là, des chants étranges. Et puis, la disparition. Silence complet. Comme si le manoir les avait avalés tout entiers.

Fatou sentit un frisson courir le long de sa colonne vertébrale. Des rituels. Des attroupements. Son esprit s'emballait.

— Qu'est-ce que vous entendez par « le manoir les a avalés » ? Il y a des rumeurs disant que la demeure est maudite. Que la terre porte une énergie sombre. Y a-t-il quelque chose de vrai là-dedans?

Jonas se leva brusquement, son visage pâle. La peur dans ses yeux était palpable.

— Le manoir... il a une vie propre, Mademoiselle. Une volonté. Il se nourrit. Il se nourrit de ceux qui y vivent. Ne restez pas là-bas. Vous n'êtes pas la première à vous y aventurer, et vous ne serez pas la dernière à en payer le prix. Le

Manoir est comme un organisme vivant, la rumeur dit que sa pierre est poreuse d'âme.

Il tendit une main tremblante vers elle, l'index pointé.

— Pars, tant qu'il est encore temps. Avant qu'il ne te prenne toi aussi.

L'avertissement glaça le sang de Fatou. Elle se leva, une détermination froide dans le regard.

— Je ne partirai pas Jonas. Pas avant de savoir.

— De savoir quoi? s'écria-t-il, un sanglot secouant sa poitrine. La vérité? La vérité est qu'il n'y a pas de vérité là-bas, seulement l'oubli et le désespoir.

Fatou quitta la maison de Jonas, le cœur battant la chamade. Les paroles du vieil homme résonnaient encore en elle. Le manoir se nourrit. Elle devait trouver Coumba. Si quelqu'un au village savait quelque chose de plus concret sur les pratiques des Hawthorne, c'était elle.

La boutique de brocante de Coumba était un capharnaüm d'objets accumulés, chacun porteur d'une histoire silencieuse. L'odeur d'encaustique et d'humidité remplissait l'air. Coumba, une femme ronde aux yeux vifs, rangeait méticuleusement de vieilles porcelaines. Elle la salua d'un hochement de tête.

— Alors, ma chère, le manoir vous parle-t-il toujours ? Le ton était moqueur, mais Fatou perçut une pointe d'inquiétude.

— Plus que jamais. J'ai parlé à Jonas. Il a mentionné des pratiques étranges de la part des Hawthorne, des rituels.

Coumba la regarda avec une expression indéchiffrable. Elle essuya ses mains sur son tablier.

— Jonas a toujours été un peureux. Mais il n'a pas tort sur les Hawthorne. Une famille singulière. Le grand-père d'Elias, Thaddeus Hawthorne n'était-il pas, selon les archives du conseil des notables du comté de Cornwall, un alchimiste réputé au début du 19ème siècle ? Il cherchait les recettes pour détenir l'immortalité. C'était son obsession.

— L'immortalité ? répéta Fatou, le souffle coupé.

— Ou la puissance. C'est la même chose pour ces gens-là, non ? continua Coumba en haussant les épaules. Ils croyaient aux esprits de la terre, aux forces invisibles. Elias Hawthorne était l'un des rares à poursuivre ces travaux après la mort de son grand-père. Il était fasciné par tout ce qui était occulte. Quand il a hérité du manoir, il a

transformé une partie du sous-sol en une sorte de... temple.

Fatou frissonna.

— Un temple ?

— Un endroit pour ses rituels. Les servantes de l'époque, notamment ma grand-mère, racontaient qu'elles entendaient des incantations, des bruits de tambours pendant la nuit. Des odeurs d'encens étranges. Elles disaient que le maître était en communication avec des entités.

— Quelles sortes d'entités ?

Coumba ramassa une petite fiole en verre, la fit tournoyer entre ses doigts ridés.

— Des esprits. Des âmes. Le manoir est bâti sur une ancienne terre. Les Celtes croyaient que ce lieu était un point de convergence d'énergies. Elias, il cherchait à capter cette énergie. Pour quoi faire, ça... personne ne le savait vraiment. Mais la puissance était palpable. Il y avait des phénomènes étranges déjà à l'époque. Des objets qui lévitaient, des bêtes sauvages qui s'approchaient du manoir sans crainte, comme sous l'effet d'une hypnose surnaturelle, alors qu'elles étaient habituellement très craintives. J'ai un vieux journal intime d'Elara qui relate ces faits. Je l'ai retrouvé il y a quelques mois dans un lot de brocante que j'ai racheté à Bath Suite. L'histoire

est que cette fille était la gouvernante chargée de l'éducation de Lily. Je peux vous le prêter, mais il faut me le rendre, car il a une valeur inestimable, et je l'ai déjà promis pour une expo à Londres.

Un frisson glacial parcourut Fatou. Des âmes. Lévitation. Les mots de Coumba confirmaient les passages du journal de Lily. Le rituel. Cet Elara... Il fallait absolument qu'elle lise ce journal.

— Avez-vous une idée du type de rituel qu'il aurait pu mener ? demanda Fatou, sa voix à peine audible.

Coumba plissa les yeux, son regard se perdant dans le passé.

— Il y a un vieux conte, ici, dans la région. Une légende du comté de Cornwall qui parle d'un Pacte des Sanguins. Un rituel ancien destiné à lier une âme à un lieu, à une lignée, pour obtenir une forme d'immortalité ou de pouvoir. Mais il faut un sacrifice. Un sacrifice de sang. Un sang pur.

Fatou sentit son sang se glacer dans ses veines. Lily. L'enfant. Le sacrifice de sang.

— Et la disparition de la famille Hawthorne ?

Coumba secoua la tête, un voile de tristesse dans les yeux.

— On a dit qu'ils étaient partis en voyage. Mais personne n'y a jamais cru. Le manoir, il a toujours aimé garder ses secrets. Elias, il a dû chercher à

arracher quelque chose à ce lieu, à ces énergies. Et le manoir, il a dû se défendre. Ou peut-être... peut-être que le rituel a mal tourné. Un pacte mal ficelé. Un prix trop lourd à payer.

— Et le journal de Lily ? demandai-je avec insistance.

— Il a été retrouvé quelques semaines plus tard dans une cachette secrète derrière une pierre de la cheminée dans la chambre de Lily. Il était dans une petite boîte en bois, recouverte d'étranges symboles. Je l'ai lu des dizaines de fois. Ce qui est dingue, c'est que l'écriture est restée comme le premier jour. Les pages ne sont pas jaunies, comme si le journal avait été écrit hier. Le papier ne semble pas souffrir de l'humidité.

Coumba tendit une clé en laiton à Fatou.

— La pièce où se trouvait le bureau d'Elias Hawthorne, ce qu'il appelait son cabinet des curiosités, est toujours intacte au Manoir. Un endroit qu'Elara fuyait, terrifiée. Elle était la seule à pouvoir y entrer, car c'était là que Lily avait été amenée de force, alors que le rituel battait son plein. La clé que je vous donne ouvre un tiroir secret dans ce bureau. Un tiroir que personne n'a jamais osé ouvrir, pas même les Hawthorne. Peut-être y trouverez-vous des réponses sur le Pacte des Sanguins, sur ce qu'il a fait à la famille

Hawthorne, et pourquoi le manoir est devenu ce qu'il est. Mais soyez prudente, Fatou. Le manoir ne veut pas que ses secrets soient révélés. Il vous protégera en vous livrant la vérité, et il vous détruira en la détenant.

Fatou serra la clé dans sa main. Un tremblement la traversa. Elle se sentait à la fois effrayée et étrangement excitée. Jonas lui avait dit de fuir. Coumba lui donnait les outils pour affronter. Le manoir. Les murmures. Le sang lié. La vérité était là, à portée de main, enfermée dans un tiroir scellé par le temps et la peur. Un nouveau chapitre s'ouvrait, plus sombre, plus dangereux. Et Fatou savait qu'elle ne pourrait plus reculer.

* * *

Le grésil fouettait la vitre du vieux café de Windermere et Fatou resserra son écharpe. Le Capitaine Diop, massif dans son uniforme, son regard perçant balayait la pièce avant de se poser sur elle. Un silence lourd s'installa. Le parfum du café noir se mêlait à l'odeur persistante de la pluie

et de la terre mouillée, typique de cette région isolée.

— Vous avez appelé, Capitaine, dit Fatou, sa voix à peine un murmure, cherchant à percer le mur de sa réserve.

Diop posa devant elle un dossier jauni, épais, portant l'inscription « Hawthorne – Disparition ». La poussière soulevée par le mouvement fit éternuer Fatou.

— Ça, c'est l'affaire qui a hanté ce district pendant trente ans, dit Diop, sa voix grave. Le dossier a été classé « disparition inexpliquée », mais personne n'y a jamais vraiment cru. Pas ici.

Il ouvrit le classeur, révélant des rapports tapés à la machine, des photographies en noir et blanc de visages disparus, figés dans le temps. Le visage du patriarche, Richard Hawthorne, un homme aux traits durs, aux yeux profonds, la dominait.

— Richard Hawthorne était un homme... particulier, reprit Diop. Riche, influent, mais obsédé par l'occultisme. Nous avons trouvé des écrits, des symboles gravés, des schémas... tout pointait vers une sorte de rituel. Des folies.

Fatou frissonna. Le manoir. Les murmures. Tout prenait un sens macabre.

— Des rituels ? Quel genre de rituels ?
Diop haussa les épaules, un geste lassé.

— Les notes de l'époque parlaient de « rituels de passage », de « sacrifices pour l'immortalité ». Des notions ésotériques tirées de grimoires anciens. À l'époque, personne n'y a accordé de crédit. Les psychiatres de l'époque l'ont vu comme une lubie. Les enquêteurs pensaient à une secte. Une piste vite abandonnée.

Il poussa vers elle une photographie floue d'une pièce du manoir, une pièce que Fatou reconnaissait. Le grenier. Sur la photo, des symboles étranges couvraient un mur, des encens brûlés, des bougies consumées. Des choses encore plus sinistres étaient dessinées sur le sol, à peine visibles.

— Des symboles païens ? Des runes nordiques ? Le dossier mentionne des références à des croyances druidiques et à d'anciens cultes celtes. Richard Hawthorne aurait passé des années à étudier ces pratiques.

Le Capitaine Diop feuilleta un autre document.

— Il y a eu des rapports étranges à l'époque, dit-il. Des témoins parlaient de lumières étranges au manoir, de chants inharmonieux, de silhouettes se déplaçant dans la forêt à des heures indues. Des légendes de la région parlaient de « la Fosse aux Âmes » dans les bois de Blackwood.

Des légendes, bien sûr. Personne n'a pris ça au sérieux. Mais l'enquêteur de l'époque avait une intuition, une conviction qu'il ne pouvait prouver mais ne pouvait l'ignorer.

Il s'interrompit, son regard scrutant Fatou, comme s'il cherchait une vérité inavouée dans ses yeux, comme si le poids du dossier classé se reflétait dans les siens.

Fatou sentit une vague de froid l'envahir, une sensation familière qu'elle attribuait à l'enfant sans visage. Son cœur s'accéléra. L'odeur douce et entêtante de la vieille cire de bougie et de quelque chose d'indéfinissable – de la terre ? Du sang ? – flottait dans l'air, seulement perceptible par elle.

— Il y a eu des écrits... sur ce culte... de la Fosse aux Âmes, poursuivit Diop. Des rapports isolés, compilés par des anthropologues... Des choses qui auraient pu l'intéresser.

L'enfant sans visage était là, à côté de Diop, immobile. Mais cette fois-ci, au lieu de sa présence oppressante, un sentiment d'urgence émanait d'elle. Elle tendit une main linceul vers le dossier, désignant du doigt un coin abîmé, puis vers le fond du café, une lumière faible vacillait à travers la vitre, déformée par le grésil.

Fatou se pencha, son regard suivant le doigt de l'enfant. Au lieu de comprendre, des images floues, fragmentées, commencèrent à traverser son esprit : une forêt sombre, des symboles gravés dans la pierre, une carte ancienne.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans qui le liait à tout ça ? demanda Fatou, ignorant l'enfant sans visage, mais obéissant à son instinct.

Diop sortit une autre page, une reproduction d'un dessin maladroit. Une carte rudimentaire des environs de Blackwood, avec des croix et des cercles marqués en rouge. Un nom étrange y était inscrit : « Le Cercle des Murmures ».

— C'est ce que l'on appelait « la carte de la folie » à l'époque, expliqua Diop, un sourire amer aux lèvres. Une carte dessinée par Richard lui-même. Des lieux précis autour du manoir. Des points d'énergie, comme il disait. Des sources de pouvoir.

L'enfant sans visage frappa du doigt avec insistance cette même carte. La vision de Fatou devint plus nette. Le nom « Le Cercle des Murmures » se détacha, et l'enfant lointaine lui souffla mentalement un mot inaudible : « Bois ».

Fatou sentit son sang se glacer. Ce n'était pas un simple dessin. C'était une clef.

— Capitaine, dit Fatou, sa voix redevenue forte, cassant le calme tendu, est-ce que ce dossier contient... une carte plus détaillée de ces « points d'énergie » ?

Diop la regarda, abasourdi. Il farfouilla dans le dossier et en extirpa une carte topographique très ancienne, datant des années 1920, avec des annotations manuscrites de Richard Hawthorne. Des noms de lieux barrés, des symboles ajoutés. Un chemin serpentant à travers les bois, appelé « Chemin des Lamentations ».

— J'ai toujours pensé que c'était l'œuvre d'un fou, marmonna Diop. Mais votre curiosité, votre connexion à cette affaire, à ce Manoir... Ce n'est pas un hasard si vous êtes là.

Fatou ignora ses spéculations, se penchant sur la carte, son doigt suivant les tracés tortueux. L'enfant sans visage glissa sa main fantomatique sur la sienne, comme pour la guider. Son corps devint froid, la chair de poule se dressa sur ses bras.

Sur la carte, au-delà du « Chemin des Lamentations », il y avait un symbole qu'elle avait vu gravé dans le journal de Lily : un cercle brisé. Le même que dans le grenier.

— Ce symbole... où l'avez-vous vu pour la dernière fois ? demanda Fatou, sa voix tremblante

d'une urgence nouvelle que le Capitaine Diop n'avait jamais entendue auparavant.

Diop désigna une section de la carte près d'une flèche pointant vers un bosquet de vieux chênes.

— C'est là que l'enquêteur de l'époque a trouvé les dernières traces de la famille avant qu'ils ne disparaissent. Le sol était piétiné, il y avait des marques de feu, et le symbole... Il était gravé dans un rocher, comme s'il venait d'être fait. Mais le dossier n'a pas poursuivi cette piste, trop irrationnelle.

« Le Cercle des Murmures ». L'enfant sans visage hocha la tête avec une impulsion qui lui tordit l'estomac.

Le grésil cessa, laissant place à une pluie fine. Sous la lampe vacillante du café, la carte devenait une promesse, un avertissement. Fatou sentait l'appel du manoir, un appel désormais lié à un endroit précis dans la forêt.

Elle savait où elle devait aller.

6.

Lignée Maître

Elara tenait les carnets, les pages jaunies entre ses doigts tremblants. La sueur perlait à sa nuque, collant quelques mèches de cheveux. Les murmures, jadis lointains, s'étaient mués en un chuchotement constant, juste au-delà de sa perception, comme un serpent glissant derrière un mur. Le journal de Lily Hawthorne reposait sur la table en acajou patiné, ouvert sur une page dont l'encre avait presque disparu. À côté, les notes éparses qu'elle avait glanées parmi les vieux documents du manoir, celles qu'elle avait d'abord prises pour des recettes de cuisine ou des élucubrations de vieil illuminé. Et il y avait les légendes, celles de Windermere, racontées à voix basse au pub, esquivées du regard, transformées en fables pour enfants. Mais Elara, elle, savait. Elle avait assemblé les pièces d'un puzzle macabre.

— Immortels, répéta-t-elle, sa voix rauque.

Elle traça du doigt les lignes du journal de Lily. La petite fille parlait d'un « jeu » que Papa avait commencé, un jeu qui devait les rendre « forts et éternels ». Le trait d'enfant, parfois hésitant, parfois frénétique, décrivait des nuits où des bougies brûlaient, des mots incompréhensibles récités, des odeurs étranges emplissant la maison. L'innocence d'une enfant face à l'horreur. Elara se souvenait des récits du village, des chuchotements sur la folie du patriarche Hawthorne, un homme étrange, absorbé par l'occultisme et l'alchimie.

Elle se leva et s'approcha de la cheminée. Un courant d'air froid descendit de la suie, caressant ses joues. Les yeux fixés sur le foyer vide, elle sentit une présence glaciale se dresser derrière elle. Ses poils se hérissèrent.

— Je sais ce que tu as fait, souffla-t-elle à l'obscurité.

Un rire sec et caverneux résonna dans la pièce, un son qui semblait venir de l'intérieur des murs, répercuté par chaque recoin du manoir. Les meubles craquèrent. Un cadre tomba de la commode, le verre se brisant en mille éclats. Elara ne broncha pas. La peur tenait son ventre, mais la colère brûlait plus fort.

Elle retourna vers la table, ses mouvements empreints d'une nouvelle détermination. Elle saisit un des vieux parchemins qu'elle avait trouvés dans le bureau de Hawthorne. Il était couvert de symboles mystiques et de phrases latines. Elle avait passé des nuits entières à tenter de les déchiffrer, croisant les sources, les comparant à d'anciens traités d'alchimie qu'elle avait dénichés en ligne. Un nom revenait : *De Alchemia Majoris Ad Immortals*. Elle avait d'abord cru à une hallucination, un délire de vieil érudit. Mais les recoulements étaient là, troublants.

— Le rite de l'Ascension, murmura-t-elle.

Lily avait inconsciemment décrit chaque étape du rituel. Le sacrifice. Non pas un sacrifice sanglant au sens usuel, mais une essence. Une essence familiale, une liaison par le sang. Le patriarche Hawthorne, obnubilé par l'idée de transcender la mort et d'acquérir un pouvoir illimité, avait cherché à canaliser l'énergie vitale de sa propre lignée. Le manoir, riche en histoire et en souffrances, était devenu le réceptacle parfait.

Le carnet de Lily mentionnait des jeux de cache-cache nocturnes qui devenaient de plus en plus étranges. « Papa nous demande de nous cacher et de ne faire aucun bruit », écrivait Lily. «

Il nous dit que c'est pour que les Esprits Puissants puissent nous trouver et nous donner leur Force. » Elara comprit l'horreur. Les enfants n'étaient pas en train de jouer, ils étaient les proies d'un rituel visant à piéger leurs âmes, à les lier éternellement à cette pierre, à cette structure.

Un frisson glacial traversa Elara. Elle sentit ses tempes battre. Une odeur nauséabonde de soufre et de putréfaction remplit la pièce. Les bougies sur la cheminée s'éteignirent d'un coup sec, plongeant le salon dans une semi-obscurité angoissante. Seule la lumière blafarde de la lune filtrait par les immenses fenêtres, projetant des ombres mouvantes qui dansaient comme des fantômes.

— Tu les as piégés, dit Elara, le cœur cognant à tout rompre. Tu n'as pas cherché l'immortalité, mais le pouvoir. À n'importe quel prix.

Un vent hurlant s'engouffra par une fenêtre qui venait de s'ouvrir brusquement, claquant contre le mur. Des éclats de verre fusèrent. Elara se protégea le visage de ses mains, le corps secoué par la violence du souffle. Le manoir tremblait, comme un être vivant pris de convulsions. Les bruits de pas lourds réapparurent, plus intenses, montant et descendant les escaliers, courant dans les couloirs. Il ne s'agissait pas de simples

fantômes. C'était le manoir lui-même qui la harcelait, guidé par la présence maléfique du patriarche Hawthorne.

Elara se pencha sur le parchemin. Elle y déchiffra des incantations, des versets qui n'étaient pas sans rappeler certains textes apocryphes du XVII^e siècle, que l'Inquisition avait tenté de faire disparaître. Des mentions de « vortex d'énergie », de « liant le sang à la pierre ». Il avait cherché à faire du manoir un amplificateur de son pouvoir, un éternel réceptacle pour son ambition monstrueuse. Les membres de sa famille n'étaient que des clés, des sacrifices.

Elle se remémora les mots de Lily : « Papa nous dit de ne pas avoir peur du Grand Homme dans les murs. Il dit qu'il est notre protecteur. » Le Grand Homme. Le Maître du Manoir. Elle comprenait maintenant que ce n'était pas un simple fantôme, mais l'entité même du patriarche, fusionnée avec la structure de la maison. Il avait tissé sa volonté dans les pierres, le bois, le ciment, transformant chaque recoin en une extension de son être malfaisant.

La pièce s'emplissait d'un froid surnaturel. Elara pouvait voir son souffle dans l'air. Les objets valsaient autour d'elle, portés par une force invisible. Un vieux livre de poésie s'ouvrit, ses

pages s'agitant frénétiquement, comme si elles cherchaient à lui parler. Elara prit le livre, ses doigts fins parcourant les vers. Une déchirure. Une page manquait. Elle se rappela une vieille coutume obscure, que lui avait rapportée un antiquaire du village de Windermere qui vendait des ouvrages rares, parlant de certains grimoires où une page arrachée pouvait laisser une faille, un vide, symbolisant l'incomplétude d'un rituel ou d'un pacte. Était-ce une échappatoire ?

Elle sentit une présence presser contre son dos, une sorte de poids invisible et glacial. Elle se raidit. Le rire caverneux résonna de nouveau, plus proche cette fois, à son oreille.

— Tu es la clé, souffla une voix rauque et caverneuse, comme si elle venait des profondeurs du sol. Tu es l'aboutissement.

Elara se retourna brusquement, balayant l'air de ses bras, mais il n'y avait rien. Seulement l'obscurité mouvante, les ombres dansantes. Ses yeux furetaient, cherchant une source, une explication. Ses mains se mirent à trembler. Une vague d'images chaotiques submergea son esprit : des visages effrayés, ceux des enfants Hawthorne, des mains tendues vers elle, implorantes.

— Je ne suis pas la clé... Je suis la fin, répliqua Elara, un courage inattendu jaillissant de sa rage.

Elle se sentit étouffée. La pièce devenait une prison sans air. Elle lutta, cherchant désespérément une bouffée d'oxygène. C'était une attaque psychique, une tentative de la paralyser, de la submerger sous la peur et le désespoir. Le Maître du Manoir ne voulait pas seulement qu'elle fuie. Il voulait la briser, l'assimiler, comme il l'avait fait avec les autres.

Mais elle avait le journal de Lily. Et les notes de la famille. Et les légendes, même estompées par le temps. Elle avait les pièces du puzzle.

Elara tendit le journal de Lily devant elle, comme une arme. Elle commença à lire à voix haute, sa voix tremblante au début, puis s'affermissant.

— « Papa a dit que la Dame Blanche allait venir nous sauver. Que la Dame Blanche allait rompre le sort. »

À la mention de la « Dame Blanche », le manoir parut se figer. Le rire cessa. Le froid diminua d'un cran. Elara sentit une nouvelle vague d'images. Cette fois, ce n'était plus chaos et terreur. C'était une femme. Une silhouette floue. Une silhouette qui grandissait, devenait plus nette, portant un enfant.

Son souffle se coupa net. Elle revit sa propre mère. Le visage, l'expression. Les cheveux d'un

roux flamboyant, le même que le sien. Les yeux d'un vert profond, les mêmes qu'elle.

Elle n'était pas seulement connectée aux Hawthorne par ce manoir. Elle était du même sang. La « Dame Blanche » était sa mère, l'enfant survivante, celle qui avait échappé au rituel, celle qui avait rompu la chaîne une première fois, même inconsciemment. C'était pour ça qu'elle ne se souvenait pas de son père, qu'elle avait toujours eu l'impression d'être une étrangère, sans racines. Sa mère l'avait protégée, l'avait éloignée du manoir pour la soustraire à son emprise. Son héritage n'était pas une malédiction, mais une force. Le sang des Hawthorne coulait dans ses veines, mais un sang purifié, un sang qui avait échappé au piège.

Un vase ancien, posé sur une console, se brisa en mille morceaux avec un bruit fracassant. Le manoir ne tremblait plus d'une fureur déchaînée, mais d'une terreur sourde. Le Maître du Manoir comprenait. Il avait attiré dans ses filets non pas une nouvelle victime, mais son propre bourreau, son propre libérateur.

Elara sentit l'énergie s'élever en elle, son corps entier répondant à la révélation. Elle n'était pas là par hasard. Elle était venue briser le cycle, libérer les âmes captives, y compris celle de Lily. Elle

était le sang qui pouvait scier le lien, l'héritière involontaire d'une lignée piégée, mais aussi la descendante d'une force capable de purifier.

Le manoir gémissait, ses fondations mêmes semblant protester contre cette vérité. Les murs suintaient une substance visqueuse et noire, comme de l'encre pathétique. Le visage du Maître du Manoir, enfin visible dans les ombres, apparu sur un grand miroir orné, flou, déformé par une rage inouïe. Ses yeux, deux braises ardentes, se fixèrent sur Elara.

— Tu ne peux pas me détruire, siffla la voix, les mots s'écoulant comme du venin. Je suis éternel.

— Tu n'es qu'une ombre, répondit Elara, la voix pleine d'une assurance nouvelle. Ton immortalité est une prison. Et je suis venue ouvrir les portes.

Elle sentit l'énergie des Hawthorne autour d'elle, les âmes tourmentées de la famille. Lily, ses parents, ses frères et sœurs. Ils n'étaient pas des fantômes vengeurs, mais des captifs. Des captifs qui attendaient leur libération. Et Elara était leur seul espoir. Elle n'était pas Effrayée. Elle était déterminée.

\n\n

* * *

Le parchemin s'effilocha sous les doigts tremblants d'Elara, comme un vieux serpentin de peau morte révélant le secret de ses couches passées. La lumière de la bougie vacilla, projetant des ombres dansantes qui déformaient les mots manuscrits, les faisant ramper et onduler sur le papier jauni. Elle déchiffrait les arabesques d'une écriture ancienne, presque illisible, les symboles d'un culte éteint, ou du moins qu'elle croyait tel. Des pentagrammes entrelacés, des figures géométriques complexes qu'elle avait déjà vues, gravées sur d'anciennes pierres tombales dans la Forêt de Blackwood, près des ruines d'un dolmen dont la présence était à peine mentionnée dans les archives locales de Windermere, pourtant recensé comme un site mégalithique du néolithique tardif par le **Victoria County History** du Cumberland.

Un frisson glacial ne dû pas à la morsure du vent d'octobre qui s'infiltrait par les fentes des volets, lui parcourut l'échine. Non, ce froid venait de l'intérieur, d'une vérité naissante qui s'accrochait à elle avec la tenacité d'une toile d'araignée. Elle frotta la cire tombée sur la page, salissant l'encre déjà fanée, dévoilant un

paragraphe rédigé dans une langue qu'elle ne comprenait pas, mais que son instinct, étrangement, reconnaissait. Des mots bruts, gutturaux, résonnaient dans la cage thoracique d'Elara, comme les tambours d'un rituel ancestral. Elle n'avait jamais étudié le latin archaïque ou les dialectes oubliés, ses parents adoptifs à Manchester ne lui ayant jamais offert une éducation axée sur les langues mortes, mais ils s'anbraient en elle, profonds.

— Qu'est-ce que... ? Murmura-t-elle, sa voix se brisant en un filet de souffle.

Un rire rauque répondit à son questionnement, faisant vibrer les murs du Manoir de Blackwood. Ce n'était pas un rire humain, mais une dissonance d'outre-tombe, un écho moqueur qui semblait se moquer de sa naïveté, de sa recherche d'une vérité qu'elle avait portée en elle depuis toujours. Un courant d'air froid traversa la pièce, éteignant la bougie avec un petit siflement. Elara sursauta, le cœur battant à tout rompre contre ses côtes. Le noir l'engloutit, un noir aussi épais que l'encre des parchemins qu'elle venait de lire.

— Tu comprends maintenant, Elara ? Une voix sifflante, glaciale, résonnait dans l'obscurité. Tu sens la vérité. Elle a toujours été en toi.

Elara recula, trébuchant sur une malle de cuir dont l'odeur de moisissure lui piquait les narines. Ses doigts s'agrippèrent au bois usé des lattes du grenier, cherchant un appui. Elle savait que la voix n'était pas la sienne. Elle n'était pas seule ici. Elle ne l'avait jamais été.

— Qui êtes-vous ? Demanda-t-elle, sa propre voix ne lui semblant qu'un murmure faible face à la puissance de cette entité.

— Je suis... le commencement et la fin. Le gardien... le maître.

Les mots s'étirèrent, se tordirent, comme si la voix elle-même était une chose vivante, tentaculaire. Les ténèbres grandirent, non pas comme une absence de lumière, mais comme une entité palpable, une force oppressive qui pesait sur ses poumons, lui rendant chaque inspiration difficile. Elara sentit une pression sur sa poitrine, une force invisible l'enfonçant lentement sur le sol froid et poussiéreux. Le parchemin lui échappa des mains, glissant dans l'obscurité.

— Le lien de sang... il ne peut être brisé. Tu es notre héritière. Notre salut. Ou notre damnation.

Un éclair zébra la pièce, non pas de l'extérieur, mais de l'intérieur, une lumière verdâtre presque phosphorescente qui révéla des volutes

mouvantes, comme un brouillard épais s'enroulant autour d'elle. Elle aperçut des formes indistinctes à travers le halo : des visages difformes, des silhouettes tordues, des yeux creux qui la fixaient sans cligner. Parmi eux, une petite fille. Lily. Son visage cerné, ses cheveux emmêlés, le regard implorant.

— Lily ! Cris d'Elara, se débattant.

— Elle ne peut rien pour toi, Elara. Pas comme ça. Pas encore.

La voix du « maître » monta en puissance, forçant Elara à se plier en deux sous son poids invisible. Elle sentait des mains froides se refermer sur ses chevilles, remontant le long de ses jambes, la tirant, la traînant vers l'épais silence d'un recoin sombre de la pièce. Une odeur âcre de terre et de décomposition envahit ses narines, se mêlant à celle du vieux bois et de la cire de bougie. Elle se rappela les herbes trouvées dans le journal de Lily, des herbes utilisées dans les rituels de protection et de purification mentionnés par des botanistes du XIXe siècle comme Eleanor Anne Ormerod, spécialiste des plantes médicinales.

Elle lutta, ses ongles griffant le plancher, essayant de s'accrocher à quelque chose, n'importe quoi. Ses doigts rencontrèrent le bois

lisse d'un petit coffre. Un minuscule verrou, rongé par la rouille. Elle le força avec un cri de rage, le métal usé cédant avec un crissement. À l'intérieur, d'autres parchemins, plus fins, plus personnels.

Un portrait minuscule glissa de la pile. Une femme. Ses traits étaient doux, mais ses yeux, d'un bleu acier, étaient familiers. La même ligne de la mâchoire, le même nez aquilin. C'était la même coupe de cheveux que sa mère ne portait que sur les vieilles photos de famille, une coupe populaire dans les années 70, tel que documenté dans les magazines de l'époque comme *Vogue* ou *Biba*.

Elara saisit le portrait, son cœur cognant une nouvelle fois, plus fort. Au verso, une date : « 1978 ». Et un nom, écrit d'une main élégante et légère : « Elizabeth Hawthorne ».

Sa mère. Impossible. Ses parents adoptifs lui avaient dit que sa mère biologique était morte à sa naissance. Une mort sans nom, sans histoire. Mais ici, dans le grenier froid et poussiéreux de Blackwood, une autre vérité se dévoilait, une vérité qui tissait un lien indéfectible entre elle et ce manoir maudit.

— Ta mère a fui, Elara, siffla la voix. Elle s'est échappée, rompant le cycle, mais laissant une brèche... une brèche que toi seule peux refermer.

Les murmures s'intensifièrent, des voix plurielles cette fois, comme une foule lointaine, chantant des litanies anciennes. Elara sentit le sang lui geler dans les veines. Elle n'était pas seulement reliée à ces âmes errantes, elle était leur espoir. La descendante. L'héritière.

— Le rituel... murmura Elara, la gorge sèche.

— Le rituel du sang, oui. L'ancien rite. Ils cherchaient l'immortalité. La puissance. Mais ils n'ont trouvé que la servitude.

Le Maître du Manoir se rapprocha, son aura oppressive devenant presque physique. Elara sentit un souffle froid sur sa nuque, comme l'air chassé d'un tombeau. Elle ferma les yeux, cherchant un ancrage, une force.

Elle ouvrit les yeux. La brume verdâtre se condensa en une silhouette flottante, une forme ténébreuse aux contours changeants, parfois vague, parfois d'une clarté terrifiante. C'était grand, imposant, avec des yeux qui brillaient d'une lueur maléfique, comme des braises incandescentes dans les ténèbres. Les symboles du parchemin semblaient se refléter dans son aura, des lignes d'énergie, de contraintes.

— Tu as le choix, Elara, crachota l'entité. Briser le cercle, ou le sceller pour l'éternité. Rejoindre ta mère... et tes ancêtres, dans leur sommeil sans fin. Ou devenir la gardienne...

— Je refuse d'être quoi que ce soit pour vous ! Cria Elara, sa voix puisant une force insoupçonnée dans sa colère. Je refuse votre... votre malédiction !

La silhouette frémit, comme irritée par son défi. Les objets du grenier, des babioles anciennes à la valeur inconnue, entamèrent une danse macabre. Une vieille chaise à bascule se mit à balancer seule, ses grincements déchirant le silence. Des poupées aux yeux éteints levèrent leurs bras désarticulés, leurs regards vides fixant Elara.

Lily apparut de nouveau, plus proche, ses traits plus nets. Elle tendit une main diaphane vers Elara, un avertissement. Un chuchotement, presque inaudible, parvint aux oreilles d'Elara : « La force... est en toi. »

Elara se redressa, la douleur de ses membres oubliée. Elle serra le portrait de sa mère dans sa main, le papier fripé froissant sous la pression de ses doigts. Le regard de sa mère, si serein, si déterminé, la pénétra. Elle n'était pas seule. Elle

avait un lien, un héritage, non pas de malédiction, mais de survie.

— Vous ne m'aurez pas, lâcha Elara, son souffle court mais ferme. Vous n'aurez pas mon sang.

Les ténèbres grondèrent. Le Maître du Manoir, furieux de son insubordination, fit vaciller les planches sous ses pieds. Une fissure apparut sur le mur, s'étirant comme une veine jusqu'au plafond, révélant la pierre ancienne sous le plâtre abîmé.

Elara se rappela les mots du journal de Lily, les descriptions des jeux innocents qui tournaient au cauchemar, la présence sombre qui grandissait dans les murs, se nourrissant des secrets, des regrets et de la peur. Elle comprenait maintenant la soif de l'entité, sa faim insatiable.

— Votre pouvoir n'est rien sans la peur, Elara dit, élevant sa voix. Sans les mensonges. Et moi, je refuse d'avoir peur.

Un son rauque et puissant, comme un hurlement étouffé, fit trembler le grenier. Des étincelles jaillirent du lustre brisé suspendu au centre de la pièce. Le Maître du Manoir recula, comme si les mots d'Elara lui avaient porté un coup physique. Son corps éthéré se contracta, sa lumière maléfique faiblit un instant.

Elara comprit. Ce n'était pas un combat de force brute. C'était un combat de volonté. De vérité.

Elle brandit le portrait de sa mère comme un bouclier, les yeux rivés sur la forme ténébreuse.

— Ma mère a survécu, continua-t-elle, avec une assurance grandissante. Elle vous a échappé. Et moi aussi. Je ne suis pas une victime. Je suis une descendante.

Le visage de la forme ténébreuse se déforma, une expression de pure rage et de surprise, comme si Elara avait brisé une loi immuable. Les murmures des âmes captives, auparavant oppressants, prirent une nouvelle mélodie, une note d'espoir, de reconnaissance.

Lily, la petite fille, lui adressa un léger sourire. Un sourire à peine perceptible, mais rempli d'un merci infini.

Elara se sentit plus forte, ancrée dans le sol, connectée à quelque chose de plus grand qu'elle. Elle n'était pas seulement héritière d'une malédiction, mais d'une lignée de résilience. La lignée maître. Le sang de sa mère, son propre sang, était un sceau et une clé. La clarté frappa Elara avec la force d'une révélation mystique, comme les visions des prophètes médiévaux décryptant les symboles apocalyptiques de

l'Apocalypse de Jean. Son sang était plus qu'une simple trace génétique, c'était un lien, un pont entre les mondes, capable de libérer ou d'enchaîner.

Le Manoir de Blackwood sembla retenir son souffle, le vent à l'extérieur se tut, les grincements cessèrent. Seuls les battements du cœur d'Elara, et des murmures d'acceptation maintenant, remplissaient l'air. Le combat venait de commencer. Et Elara savait, avec une certitude absolue, qu'elle le gagnerait. Elle devait le gagner. Pour sa mère. Pour Lily. Pour elle-même.

PARTIE IV

La Confrontation Finale

7.

Le Cœur de Ténèbres

Le manoir de Blackwood haletait. Elara le sentait dans ses os, dans l'air lourd qui vibrait autour d'elle. La nuit s'épaississait, et avec elle, la certitude que la confrontation était inévitable. Elle se trouvait dans la grande cuisine, autrefois le cœur vibrant de la maison avant que la folie ne la gangrène, maintenant un lieu figé dans le temps. Sur la longue table en chêne massif, des herbes séchées, des fioles de verre emplies de liquides opaques et des parchemins jaunis étaient étalés. Coumba, son visage éclairé par la flamme vacillante d'une bougie, murmurait des incantations.

« Nous devons être précis, Elara. Chaque mot, chaque geste a son importance. Les rituels d'apaisement ne sont pas une force brute, mais une symphonie délicate. »

Elara hochait la tête, son regard parcourant les symboles étranges que Coumba dessinait à la

craie sur les planches de bois usées. Elle connaissait la puissance des croyances, des anciennes pratiques qui traversaient les âges, bien au-delà de la logique cartésienne.

« Où as-tu appris tout cela, Coumba ? » demanda Elara, sa voix un murmure à peine perceptible dans le silence oppressant.

Coumba leva les yeux, ses pupilles sombres pétillant de détermination. « Ma grand-mère... elle venait d'une lignée de guérisseurs et de gardiens de traditions. Elle disait que l'équilibre entre les mondes n'est jamais acquis, il doit être renouvelé constamment. Ces rituels sont des ponts, non pas pour traverser, mais pour réparer ce qui a été brisé. »

Elara se pencha sur un parchemin où était griffonné une prière en une langue oubliée, le vieil omphalos en pierre que Coumba avait trouvé dans les ruines d'un menhir à Carnac, en Bretagne, posé au centre. Le texte émanait une énergie étrange, comme une vibration lointaine. Coumba l'avait traduit pour elle, expliquant que c'était une invocation à l'apaisement des esprits tourmentés.

Jonas, appuyé contre l'encadrement de la porte de la cuisine, observait la scène, une protection en cuir ornée d'un triskèle autour de son cou. Il

portait sur son visage les stigmates des dernières nuits sans sommeil, mais ses yeux montraient une résolution inébranlable.

« Je n'ai pas la foi de Coumba, ni tes origines, Elara, » commença-t-il, sa voix grave brisant le silence. « Mais je crois en vous. Et je ne vous laisserai pas seules face à ça. »

Il tendit à Elara une petite pierre polie, d'un noir profond, comme la nuit sans étoiles.

« C'est de l'onyx. Ma grand-mère me l'a donnée quand j'étais enfant. Elle disait que ça repousse les énergies négatives. Une sorte de bouclier. Prends-la. »

Elara prit la pierre, tiède et douce au toucher. Elle la serra dans sa paume, sentant une légère chaleur se propager. Ce n'était pas une arme, mais un ancre, un rappel de la connexion humaine, de l'amour et de la protection. Un contraste frappant avec la froide hostilité qui émanait du manoir.

Pendant que Coumba continuait de rassembler ses éléments, Elara sentit une présence familière l'envelopper, légère comme une brume. L'enfant sans visage. Lily. Elara ferma les yeux, s'abandonnant à cette connexion fragile. Les images affluèrent, désordonnées d'abord, puis de plus en plus claires.

Elle vit les murs du manoir comme à travers une aurore boréale, les énergies circulant comme des veines. Des points s'illuminèrent, puis vacillèrent, comme des flammes prêtes à s'éteindre. Les points faibles. Lily lui montrait les endroits où la barrière était la plus mince, où le voile entre les mondes était le plus fin. Des nœuds d'énergie.

Une image plus nette se forma : la grande cheminée du salon, ses pierres noircies par des siècles de feux, mais aussi, Elara le réalisait maintenant, par une consommation d'énergie bien plus obscure. Le marbre craquelé du sol de l'entrée, où le rituel funeste avait été accompli. Et la fenêtre gothique de la tour ouest, celle qui donnait sur les falaises escarpées de la côte de Cornouailles, où la puissance des éléments se heurtait sans cesse.

« Le Maître... il a scellé le sang des Hawthorne dans ces pierres... » murmura Elara, le souffle court, les yeux toujours clos.

Coumba s'approcha, posant une main réconfortante sur son épaule. « C'est ça. Le manoir est devenu une extension de son essence. Pour briser sa prise, nous devons trouver les points de rupture. Lily te montre le chemin. »

Les images s'intensifièrent. Elara vit la bibliothèque, ses étagères ployées sous le poids de volumes anciens, mais aussi une aura sombre qui y stagnait, comme une encre invisible. Elle se rappela les livres de magie noire que la mère de Lily avait découverts, cachés derrière une bibliothèque tournante, un mécanisme utilisé dans les riches demeures du XIXe siècle pour dissimuler des pièces ou des passages secrets.

« La bibliothèque... sous le bureau... il y a un compartiment secret, » dit Elara, sa voix plus forte, emplie d'une urgence nouvelle. « Les grimoires du Maître... C'est là que tout a commencé. »

Jonas, alerté par le changement dans la voix d'Elara, s'approcha. « Tu es sûre ? »

« Lily me le montre. Elle me montre l'écriture torturée de l'arrière-grand-père Hawthorne, ses plans pour un pouvoir éternel, ses pactes obscurs. »

Elara revint à elle, ses yeux s'ouvrant sur la réalité tangible de la cuisine. Elle tenait toujours l'onyx de Jonas, serré comme un talisman. L'enfant sans visage s'était retiré pour l'instant, laissant derrière elle une résolution froide.

Coumba terminait son assemblage, plaçant un minuscule sachet de toile, rempli d'un mélange

d'herbes et de sel de Guérande, la région bretonne réputée pour ses marais salants et la pureté de son sel. « J'ai préparé trois de ces sachets. Un pour chaque point d'ancre que Lily t'a montré. Ils sont imprégnés d'intentions de purification. »

« Trois points ? La cheminée, le sol de l'entrée et la fenêtre de la tour ouest ? » Elara répéta pour s'assurer qu'elle avait bien assimilé le message de Lily.

« Précisément, » confirma Coumba, en les lui tendant. « Mais le cœur de la corruption réside dans l'endroit où le rituel a été le plus puissant. L'endroit où le sang a coulé. »

Elara comprit. Pas seulement la bibliothèque, mais ce qui s'y trouvait. Les véritables racines du mal. Le journal de Lily mentionnait des symboles étranges gravés dans la pierre, un pentacle inversé, le Sceau de Salomon profané, des marques qui, d'après les recherches de Coumba, étaient utilisées dans des rituels de nécromancie et d'asservissement des âmes, des pratiques interdites et oubliées qui rappelaient l'époque obscure de la Renaissance.

« Et le cœur du Maître... C'est là que nous devrons frapper. »

Jonas s'avança, une lampe torche puissante à la main. « Je ne sais pas manier les esprits ni les sorts,

mais je connais le manoir. Chaque pièce, chaque recoin. Je peux vous couvrir. »

Son regard rencontra celui d'Elara. Dans la lueur vacillante de la bougie, une connexion silencieuse se tissa entre eux, une promesse de soutien inconditionnel. Elle savait qu'elle ne pouvait pas faire ça seule. Pas contre une entité qui avait subsisté pendant trente ans en se nourrissant de la peur.

Elara sentit l'adrénaline monter, une vague glaciale puis brûlante. Elle regarda les objets sur la table. Les herbes, le sel, la pierre d'onyx. Des outils modestes face à une force aussi ancienne et maléfique. Mais la vérité était son arme la plus puissante. La vérité que Lily avait préservée, fragile comme les pages de son journal, mais indestructible.

« Nous devons bouger vite, » dit Elara, sa voix grave, marquée par la détermination. « Le manoir sait que nous sommes prêts. Il va se défendre. »

Un frisson glacial parcourut l'épine dorsale d'Elara. Un faible craquement se fit entendre à l'étage, comme un bois ancien qui se contracte sous le poids d'une présence invisible. Le manoir grimaçait, vivant, conscient de la menace imminente. La partie était engagée. Le cœur de ténèbres allait enfin révéler ses secrets.

Coumba éteint la bougie d'un souffle, plongeant la cuisine dans une obscurité presque totale, hormis le faisceau de la lampe de Jonas. « Le temps de la préparation est terminé. Le temps de l'action est venu. »

Elara serra l'onyx. Elle sentait le poids des générations d'Hawthorne, le chagrin de Lily, la fureur du Maître. Mais elle sentait aussi la force de Coumba, la loyauté de Jonas, et la lumière fragile de la vérité qui l'avait guidée jusqu'à cet instant.

« Au salon d'abord, » dit Elara. « La cheminée. »

Ils avancèrent d'un pas déterminé, sortant de la cuisine, leurs ombres déformées s'étirant et se contractant sur les murs. Le manoir était un labyrinthe de ténèbres, mais Elara avait une carte maintenant, dessinée par la main tremblante d'une enfant, guidée par les espoirs d'une âme prisonnière. Le frisson de la peur était toujours là, mais il était submergé par la rage. La rage de libérer Lily, la rage de briser cette malédiction, la rage de rendre la paix à Blackwood. Le vent hurlait à l'extérieur, comme une lamentation, mais à l'intérieur, seul le rythme de leurs pas résonnait, annonçant l'aube d'une confrontation inoubliable.

* * *

Une ombre, dense et visqueuse, se déroula du fond de la pièce. Elle s'étira, comme une entité consciente, le long des murs tapissés de boiseries sombres, dont chaque craquement résonnait désormais comme un os brisé. Le grand salon, théâtre des derniers jours tragiques de la famille Hawthorne, se tordait sous une pression invisible. La lumière vacillait avec une impulsion épileptique, projetant des ombres dansantes qui semblaient prendre vie. Fatou recula d'un pas, ses bottes crissant sur les parquets anciens. L'air se fit lourd, putride, charriant des effluves de vieille poussière et quelque chose de plus âpre, un relent de décomposition. Elle sentit ses tempes battre à tout rompre.

— Montre-toi ! lança-t-elle, sa voix tremblante mais perçante dans le silence morbide.

Le silence lui répondit par un frisson qui parcourut le manoir. Des gémissements lointains montaient des profondeurs de la bâisse, comme l'âme torturée d'un navire s'ouvrant en deux dans une mer déchaînée. Les rideaux anciens, lourds de velours qui jadis avaient dû être écarlates mais que

les années avaient noircis, se mirent à onduler sans que le moindre courant d'air ne les caresse. Un souffle glacé s'insinua dans la pièce, pinçant la peau de Fatou. Elle ferma les poings, ses ongles creusant la chair de ses paumes.

Puis, des murs, là où les papiers peints se décollaient en lambeaux, des volutes d'ombres commencèrent à se détacher comme de la fumée noire. Elles se tordaient, se reformaient, s'élevaient lentement vers le centre de la pièce. Un point de convergence où l'obscurité devint plus opaque, plus dense, comme si elle absorbait toute la lumière, toute l'énergie environnante. Un grondement sourd, vibrant plus dans la terre que dans l'air, commença à s'élever. Il pulsait, régulier, comme un battement de cœur monstrueux.

Le Maître prenait forme. Ce n'était pas une créature faite de chair et de sang, mais d'une substance plus primordiale, plus insaisissable. Une silhouette se dessina, immense, vaporeuse, mais dont l'intention malveillante était d'une clarté effrayante. Des yeux ardents, deux braises incandescentes au milieu de l'obscurité, s'allumèrent. Ils n'avaient pas de pupilles, seulement une intensité cruelle qui fixait Fatou. Une main griffue, faite d'ombres entrelacées, s'étendit vers elle, ses doigts démesurés se

terminant en pointes acérées. L'air vibra, distordu.

— Tu es si seule, murmura une voix qui semblait provenir de partout et de nulle part, une cacophonie de chuchotis glaçants, de rires d'enfants et de plaintes d'adultes, chacune portant une charge de désespoir indicible.

Fatou sentit son souffle se bloquer. Le son était une attaque. C'était la somme des peurs des Hawthorne, la quintessence de la solitude qu'elle-même avait connue si longtemps. La voix se condensa, prenant une tonalité plus tranchante, plus distincte.

— Sans racines. Sans nom. Qui es-tu, Fatou ? Un écho vide dans un monde qui ne te veut pas.

Les murs du salon se mirent à onduler, les boiseries sculptées prenant des formes grotesques. Des visages déformés par la souffrance semblaient émerger, se tordant dans des cris muets. Fatou cligna des yeux, cherchant à rejeter l'illusion. Elle sentit le cœur de Lily, cette sensation chaude et rassurante, pulser faiblement dans sa propre poitrine, une ancre fragile dans la tempête émotionnelle qui s'abattait sur elle.

— Des mensonges, pensa Fatou en essayant de se raccrocher à cette chaleur, à la vérité qu'elle

avait mise au jour. Tu te nourris de la peur. Pas de la mienne.

L'entité maléfique riposta. Les yeux ardents du Maître s'intensifièrent. Les illusions se firent plus personnelles, plus aiguës. Fatou se retrouva debout dans le salon d'un appartement anonyme, gris, sans meubles, le genre d'endroit où elle avait souvent atterri, fuyant une vie et cherchant un refuge qui n'en était jamais vraiment un. Dans le reflet d'une fenêtre sale, elle vit le visage de sa mère, lointain, flou, marqué par une étrangeté qu'elle n'avait jamais comprise. C'était le visage d'une femme accablée, d'une femme qui portait un fardeau indicible. Le passé, qu'elle cherchait désespérément à comprendre, à embrasser, se dérobait sans cesse.

— Elle ne te voulait pas, cette mère si fragile, chuchota la voix du Maître, multipliée par des milliers de bouches fantomatiques. Un fardeau. Toujours un fardeau. Une enfant du désespoir.

La pièce devint glaciale. Fatou fut submergée par une vague de désespoir, le sentiment qu'elle n'avait jamais été désirée, qu'elle n'avait jamais sa place nulle part. Elle se vit enfant, seule, observant d'autres familles, le cœur serré par une envie inavouable. Elle se vit adolescente, isolée, jamais vraiment intégrée, toujours en marge. Le

sentiment d'être une étrangère, une figure sans passé ni avenir, l'assaillit avec une force décuplée. C'était sa plus grande peur, sa blessure la plus profonde. Le Manoir, dans son horreur, n'était qu'un reflet agrandi de cette solitude.

Des murmures doux, à peine perceptibles, traversèrent la cacophonie de voix déformées. Lily. Le journal. Les rires d'enfants se transformèrent en une mélodie douce, familière, celle des jeux innocents avant que l'horreur ne s'abatte. Fatou se força à respirer, à se concentrer sur ces faibles lueurs d'espoir.

— Vous avez peur, n'est-ce pas ? La vérité vous fait peur ! riposta Fatou, relevant le menton.

Elle n'était pas un simple réceptacle à peurs. Elle était la gardienne de la vérité de Lily.

L'ombre du Maître vacilla, l'intensité des braises dans ses orbites augmentant d'un cran. Le grondement sourd monta en puissance, et des fissures fines comme des toiles d'araignées commencèrent à serpenter sur les murs de pierre. Il ne s'attendait pas à une telle résistance. Il s'attendait à briser Fatou, pas à ce qu'elle riposte.

— Tu n'es qu'une enfant perdue, sans foyer, sans nom, répéta le Maître, la voix plus forte, plus menaçante. Je suis ton seul foyer. Ta seule lignée.

Rejoins-moi. Abandonne-toi à l'oubli. Ici, tu n'auras plus jamais à chercher.

L'illusion se renforça. Fatou se retrouva dans un champ de brumes, des silhouettes indécises se mouvant autour d'elle, l'appelant. Des voix familières et inconnues, toutes promettant une paix trompeuse, un repos éternel. Le désir d'appartenir, d'être reconnue, de trouver enfin un lieu où elle serait en sécurité et où elle pourrait s'enraciner, fut presque irrésistible. Ses genoux menacèrent de fléchir.

Mais alors, la chaleur de Lily au centre de sa poitrine se fit plus ardente, une flamme protectrice. Elle sentit la présence de la petite fille, non pas comme un fardeau, mais comme une force. Lily était forte, elle avait résisté. Elle avait laissé des indices. Elle n'était pas seule.

— Je ne suis pas sans nom, répliqua Fatou, ses mots plus fermes. Je suis Fatou. Et j'appartiens ici, plus que tu ne l'imagines. Je suis celle qui va tout libérer, ce foyer maudit, toi ! lance-t-elle, malgré la morsure du doute.

Elle tendit la main, non pas vers le Maître, mais vers un point imaginaire dans l'air, comme si elle cherchait à saisir la main invisible de Lily. Dans sa vision, les silhouettes brumeuses reculèrent, désemparées. Le manoir lui-même sembla réagir

à son audace. Un lustre majestueux qui pendait au centre du salon gémit, certaines de ses pampilles de cristal tintant comme des clochettes d'alarme.

Le Maître du Manoir, son aura d'ombre s'agrandissant, émit un sifflement rauque, de la rage pure.

— Tu es faible ! Tu es la chair de ma chair ! Mon sang coule dans tes veines ! rugit le Maître, la voix de plus en plus discordante, saturée de haine.

Il créa une nouvelle illusion, encore plus vicieuse. Fatou se retrouva non pas dans un salon gris, mais à l'intérieur d'un cercueil aux parois de velours noir. L'espace était confiné, oppressant, la terreur de l'enfermement l'étouffait. Des griffes invisibles semblaient racler les parois, approchant, se moquant de son impuissance. L'odeur du formol remplissait ses narines, et la terreur primaire que sa fin était proche la submergea. Une éternité de solitude silencieuse. C'était la fin de tout. Le murmure de la mort, tel que les Hawthorne durent l'entendre avant leur disparition.

Ses mains tremblaient. Mais elle repensa aux mots du journal de Lily, aux dessins d'un soleil, à l'espoir tenace de la petite fille. La pureté de cette intention traversa le voile de terreur.

— Non ! s'écria Fatou, sa voix pourtant affaiblie par la suffocation. Ce n'est pas mon destin !

Elle se débattit contre l'illusion, ses yeux parcourant la pièce, cherchant un repère, un signe tangible de la réalité. Elle chercha l'œil de Lily, l'esprit de la lignée, l'héritage qu'elle portait sans le savoir depuis si longtemps. Le lien qui l'unissait à cette histoire maudite était aussi celui qui pouvait la libérer. La chaleur de Lily brûla comme une braise vive, un rappel du sacrifice et de la vérité.

Le Maître, sentant l'emprise faiblir, tenta un dernier assaut psychologique. Les braises dans ses orbites s'éteignirent un instant, puis se rallumèrent avec une intensité aveuglante, projetant des éclats rouge sang sur Fatou. La silhouette d'ombre se dressa à sa taille maximale, écrasante, démesurée, emplissant tout l'espace visible.

— Tu es venue chercher une famille ? railla la voix. Tu n'y trouveras que la mort. Comme eux. Tous ceux qui vinrent cherchent quelque chose ici, ne trouveront que ce qu'ils fuyaient.

Des visages, des centaines de visages, d'hommes, de femmes, d'enfants, apparurent en un battement de cil. Leurs yeux vides, leurs

bouches ouvertes dans des cris silencieux, ils tourbillonnaient autour de Fatou, l'encerclant comme une foule affamée. Les habitants de Windermere qu'elle avait croisés au long de son enquête, leurs visages déformés par la peur et la méfiance, faisaient aussi partie de cette spirale de reproches. Ils murmuraient des avertissements, des jugements.

— Tu n'aurais jamais dû venir, Fatou. Pars ! Laisse Blackwood tranquille !

La vision, le bruit, l'odeur du manoir s'intensifièrent jusqu'à un point de non-retour. Fatou ferma les yeux, une larme solitaire coulant sur sa joue. Elle avait toujours été seule, mais cette solitude, amplifiée par la puissance du Maître, était une entité à part entière, prête à la dévorer. Son désir profond d'appartenance n'était qu'un piège. Pourtant, même dans l'obscurité de ses paupières closes, elle vit une lueur. La candeur du dessin d'une marguerite, esquissé dans le carnet de Lily. Un petit mot s'y nichait, dessiné d'une main enfantine, comme un mot secret, comme une promesse.

— La peur te rend crédule, siffla le Maître, se rapprochant, son ombre l'enveloppant. Ouvre les yeux, Fatou. Regarde ta réalité.

Mais Fatou ne baissa pas les bras. Elle s'agrippa à la maigre lueur, à l'image de Lily. Elle sentit sa propre rage monter, purifiante. La rage d'être manipulée, la rage qu'un tel mal ait pu exister et continuer de sévir. C'était sa colère qui la liait à cette enfant torturée.

— La réalité ? cria Fatou, rouvrant les yeux. La réalité, c'est que tu ES le mensonge. Tu es un geôlier. Tu ne seras mon foyer. Jamais !

Le rugissement qui suivit résonna à travers tout le manoir. Des éclats de plâtre tombèrent du plafond, des objets anciens s'écrasèrent au sol. La puissance du Maître, défiée, se transforma en une fureur incontrôlable. Mais Fatou, armée de la vérité de Lily et de sa propre détermination à ne pas devenir une autre victime, sentit, pour la première fois, le véritable poids de son héritage. Non pas une malédiction, mais une force. Et l'affrontement ne faisait que commencer.

8.

Le Brise-Malédiction

Glace. Un froid mordant s'insinuait sous les vêtements de Fatou, plus glacial que le vent hurlant à travers les vitraux brisés du grand salon. Le Maître du Manoir n'était plus une simple présence éthérée. Une ombre dense, tordue, aux contours presque humains, palpait au centre de la pièce, absorbant la lumière blafarde qui filtrait des cieux tourmentés. Des volutes de fumée noire s'échappaient de ses formes indistinctes, imprégnant l'air d'une odeur âcre de putréfaction et de métal rouillé. Fatou serrait contre sa poitrine le journal jauni de Lily, ses doigts agrippés aux pages usées comme à une bouée de sauvetage. La peur lui tordait les entrailles, mais une rage froide brûlait aussi en elle, alimentée par des décennies de silence, de souffrance.

— Tu m'entends, n'est-ce pas ? lança Fatou, sa voix pourtant assurée, résonnant dans la vaste pièce. Tu es là. Je sais ce que tu as fait.

L'ombre s'épaissit, un grognement sourd, guttural, remplit l'espace, faisant vibrer les murs anciens. Une coupelle de cristal tombée du rebord de la cheminée se fracassa au sol en mille éclats, le son sec et aigu déchirant le silence.

— Tu as soif de pouvoir, n'est-ce pas ? poursuivit Fatou, ignorant le danger. Un pouvoir qui t'a aveuglé, t'a poussé à trahir !

Elle écarta les pages du journal, trouvant un passage qu'elle avait relu cent fois, tracé d'une écriture enfantine et désespérée. Elle pointa du doigt les mots, les sentant brûler sous son index.

— « Papa lit des livres étranges, » lut-elle à voix haute, la voix claire, contrastant avec le grondement qui se renforçait dans la pièce. « Des livres avec des symboles que je ne comprends pas. Il dit que c'est pour que nous ne manquions de rien. »

L'ombre frémît, comme touchée par une décharge électrique. Les lustres au plafond oscillèrent violemment, projetant des ombres dansantes et grotesques sur les boiseries sculptées du salon. Un courant d'air glacial balaya la pièce, faisant claquer les portes des armoires.

— Des livres d'occultisme. Des rituels goétiques dévoyés que tu as interprétés à travers ton prisme de soif de domination, révéla Fatou en

se souvenant de ses dernières recherches. Tu cherchais la jeunesse éternelle, le prestige, l'immortalité. Pour toi, pas pour eux !

Elle sentit l'énergie maléfique du Maître du Manoir, une force oppressive et hostile, tenter de l'étouffer. L'air se fit lourd, suffocant. Elle lutta pour respirer, mais refusa de céder.

— Tu t'es servi de ta famille, murmura-t-elle, les yeux rivés sur l'ombre tourmentée. De Lily, de sa mère, de ses frères. Des pions dans ton grand jeu diabolique.

Un sifflement féroce lui répondit, emplissant la pièce, un son qui raclait les parois de son âme. Une bibliothèque massive, datant du début du XIXe siècle, trembla, puis bascula, des centaines de volumes anciens s'écrasant sur le parquet avec un fracas assourdissant. La poussière s'éleva en nuage épais. Fatou n'en démordit pas.

— Trente ans... Trente ans de souffrance, de captivité ! Et pourquoi ? Pour un fantasme de puissance, poursuivit Fatou, sa voix se chargeant d'un courroux croissant.

Elle tourna une nouvelle page du journal, cherchant un autre passage clé. Ses doigts tremblaient légèrement, mais sa détermination restait inébranlable.

— Lily écrit ici, le 17 mars 1902: « Papa a dit que nous allions tous être ensemble pour toujours. Mais maman pleurait quand il a dessiné le grand cercle sur le sol. »

Le Maître du Manoir se contracta, l'ombre devenant plus dense, plus noire, comme si elle absorbait toute la lumière résiduelle. Un gémissement aigu s'échappa de ses profondeurs, un bruit de bête traquée et blessée. Des fissures apparurent sur le plâtre du plafond, serpentant comme des veines malades au-dessus d'eux.

— Le grand cercle, je sais ce que c'était, Maître Fairfax, continua Fatou, le ton implacable. Pas un pacte pour la famille, mais une prison ! Un rituel d'asservissement, pour lier leurs âmes à ta volonté, à cette maison maudite. Tu voulais être le dieu de ce domaine, régnant sur tes fantômes esclaves !

Le sol se mit à vibrer sous ses pieds. Les fenêtres, intactes il y a quelques instants, se brisèrent en fragments, aspirées vers l'extérieur par une force invisible, laissant entrer le vent et la nuit. Des éclairs zébrèrent le ciel sombre, illuminant la scène dans un ballet macabre.

— Tu n'étais pas un érudit désintéressé, Maître Fairfax, clama Fatou, le journal brandi comme une arme. Tu étais un tyran ! Un imposteur ! Tes

recherches d'arcanes... C'était pour te servir, toi seul !

Le Maître du Manoir, ou ce qu'il en restait, émit un son qui ressemblait à un cri de rage et de douleur mêlées. L'ombre s'étira, ses contours tentant de prendre une forme plus définie, une silhouette haute et menaçante avec des yeux ardents. Elle se projeta vers Fatou, une vague de froid intense l'enveloppant, tentant de la paralyser.

Fatou sentit son énergie s'échapper, son corps devenir lourd. Mais elle serra les dents, se cramponnant à la vérité comme à un bouclier.

— Et ça, c'est la preuve de ton échec ! cria-t-elle, écartant une autre page. « Papa ne m'a pas vue partir. Je me suis cachée sous la calèche. Il était trop occupé à parler aux ombres invisibles. Il avait l'air fou. » Lily s'est échappée, n'est-ce pas ? La petite Lily, la véritable survivante de ton rituel grotesque.

L'ombre s'agenouilla, comme frappée par une force invisible. Sa masse noire se contracta, se tordit sur elle-même. Le hurlement du vent devint une plainte lugubre, presque humaine. La colère dans la pièce se transforma en désespoir, une tristesse infinie et sans fond.

— Tu as juste réussi à créer ton propre enfer, Maître Fairfax, dit Fatou, sa voix s'adoucissant légèrement, sans perdre de sa puissance. Un enfer où tu es aussi prisonnier que ceux que tu as asservis.

Elle respira profondément, sentant l'énergie du manoir vaciller. La puissance maléfique qui l'avait opprimée diminuait. Ses propres forces, un instant aspirées, affluaient de nouveau. Elle savait qu'elle avait touché une corde sensible, frappé le point faible de cette entité : la vérité nue, la révélation de sa propre duperie.

— Mais le plus grand secret, ton plus grand échec, c'est moi ! s'exclama Fatou, sa voix résonnant tel un glas. Je suis la descendante de Lily. Le sang de ceux que tu as voulu piéger, mêlé à une nouvelle génération, coule dans mes veines. Le sang de celle qui t'a échappé, qui a survécu à ta folie !

Elle sentit l'énergie du manoir réagir à ses paroles, mais cette fois-ci, ce n'était plus une réaction hostile et oppressive, mais une onde de choc, un tremblement interne. Le bois craqua, la pierre gémissait. L'ombre de Fairfax se recroquevilla davantage, se réduisant, son aura noire devenant moins menaçante. Elle

ressemblait maintenant à une chose pitoyable, une masse d'obscurité vaincue.

— Tu n'as jamais rien possédé, Maître Fairfax ! poursuivit Fatou, sa voix atteignant un crescendo triomphant. Juste des illusions de grandeur, des mensonges que tu t'es racontés. Mon sang, le sang de ta propre lignée, est la clé. La clé qui va te défaire !

L'ombre, maintenant une petite tache noire et vacillante au centre de la pièce, se consuma lentement. Un long soupir d'agonie s'échappa des murs du manoir, une plainte ancienne et profonde qui résonna dans le silence retrouvée. Les éclairs cessèrent, le vent se calma, cessant de hurler à travers les fenêtres brisées. Un silence pesant, mais pur, s'installa. Le Maître du Manoir était vaincu, réduit à une ombre mourante. Le chemin était libre. Fatou sentit une immense vague de fatigue l'envahir, mais aussi un incomparable sentiment de victoire. La vérité avait frappé plus fort que n'importe quel sort. Les âmes captives des Hawthorne étaient prêtes à être libérées. Lily veillait sur elle.

* * *

Le vent hurlait, s'engouffrant par les interstices des fenêtres condamnées, faisant danser les ombres du grenier comme des fantômes désarticulés. Elara sentait chaque fibre de son être vibrer, le sang battant la chamade dans ses tempes. La dernière incantation, la plus délicate, la plus dangereuse, lui brûlait la gorge. Les symboles tracés avec le sang de son ancêtre brillaient d'une lueur malsaine sur le plancher vermoulu, un écho aux pentacles hérétiques dessinés jadis par le patriarche Hawthorne. L'air était saturé d'une énergie oppressante, une électricité macabre qui hérissait les poils sur ses bras.

— Adveniat Libertas ! clamait-elle, la voix éraillée par la tension. Adveniat Veritas ! Que la vérité soit ! Que la liberté soit !

À chaque mot, le manoir gémissait, ses vieilles poutres craquant comme des os sous une pression insoutenable. Le sol de pin gris, usé par le temps, trembla sous ses pieds, faisant tinter les fioles et les encensoirs disposés autour d'elle. L'odeur du sang se mêlait à celle de la poussière séculaire et du camphre, créant un bouquet olfactif écœurant. Elara sentait un filet chaud couler le long de son poignet, sa propre offrande, le catalyseur dont elle avait besoin. Ses ancêtres,

les derniers Hawthorne, avaient eux aussi versé leur sang ici, mais pour une quête d'immortalité tordue. Elle, par contre, cherchait l'apaisement.

Un hurlement déchira le silence, pas le sien, mais un son guttural, rempli de rage et de désespoir, qui semblait venir des murs eux-mêmes. Le Maître du Manoir, l'entité qu'elle affrontait, se manifestait enfin. Une masse sombre et informe commença à se matérialiser au centre des symboles, une silhouette torturée, indistincte, faite d'ombres mouvantes et de murmures inaudibles. C'était la concrétisation de la peur, du regret, de la malédiction.

— Tu crois pouvoir briser ce qui est éternel ? siffle une voix profonde et rauque, une voix qui semblait provenir de mille gorges à la fois. Tu n'es qu'un maillon de cette chaîne, Elara. Une nouvelle proie.

Elara recula d'un pas, mais ses yeux restaient rivés sur l'apparition. Elle ne devait pas céder. Elle tenait entre ses mains le journal de Lily, les pages jaunies battant au rythme du vent mystique. Chaque mot de la petite fille, chaque dessin enfantin, était une arme, une preuve des souffrances infligées.

— NON ! rugit-elle, une force insoupçonnée l'envahissant. Vous avez transformé cette maison

en tombe. Vous avez piégé des innocents. Votre règne s'achève, ici et maintenant !

Elle brandit le journal, l'ouvrant à la dernière page, celle où Lily avait dessiné une porte de lumière, un espoir fragile. Le sang de Fatou s'étant répandu sur la page, il formait désormais un lien indissoluble avec le passé. Une lumière étincelante jaillit alors du journal, projetant des éclats dorés sur l'obscurité grandissante du Maître du Manoir. Les formes torturées qui composaient l'entité reculèrent, hurlant de douleur.

Puis, des fissures apparurent sur les murs anciens du grenier, des lézardes lumineuses, comme des veines incandescentes. Des silhouettes translucides commencèrent à émerger des planches de bois, des ombres fantomatiques aux visages empreints de souffrance. C'étaient les Hawthorne, enfin visibles, enfin réels. Au milieu d'eux, une petite fille aux longs cheveux bouclés, les yeux remplis d'une lueur d'espoir. Lily. Elle tendit une main diaphane vers Elara, un sourire radieux éclairant son visage éthéré.

— Papa... Maman... se murmuraient les voix spectrales, emplies d'une tristesse infinie.

Les âmes commençaient leur ascension. Le manoir tremblait avec une violence inouïe, les lustres se balançaient dangereusement, et des

morceaux de plâtre se détachaient du plafond. Le Maître du Manoir, pris au piège entre la lumière grandissante et les âmes libérées, se tordait et se convulsionnait, son hurlement de rage se transformant en un cri d'agonie assourdissant.

— Non... PAS EUX ! PAS LES MIENS ! braillait l'entité, sa voix se distordant, se démultipliant, devenant méconnaissable.

Elara se sentait vidée, mais une détermination froide l'animait. Elle leva la main, son sang toujours frais sur son poignet, et prononça les derniers mots du rituel :

— Par le sang. Par la vérité. Par l'héritage.
SOYEZ LIBRES !

À cet instant précis, un rayon de lumière pure, d'une intensité aveuglante, jaillit du journal de Lily et transperça le Maître du Manoir. L'entité se contracta, comme si on l'avait poignardée avec une lame incandescente. Son corps d'ombres se désagrégua, ses hurlements se transformèrent en un sifflement strident, puis en un râle étouffé, avant de s'évaporer dans un dernier spasme de fumée noire qui fut aspiré par les fissures lumineuses des murs.

Le silence retomba, pesant, mais pur. Les secousses s'estompèrent. Les lumières vacillantes retrouvèrent une stabilité étrange. Et les âmes,

elles, continuaient leur ascension, s'éloignant vers un horizon invisible, une paix enfin retrouvée. Lily se retourna une dernière fois vers Elara, son sourire plus lumineux que jamais, avant de s'évanouir dans le halo d'or.

Au même moment, dans le village de Windermere, à quelques kilomètres de là, Jonas et Diop étaient attablés au pub local, Le Vieux Chaudron. L'ambiance était sombre, les villageois murmuraient leurs inquiétudes, la disparition d'Elara étant sur toutes les lèvres. Jonas, un pêcheur aux mains calleuses et au visage buriné par les embruns de la mer du Nord, sirotait sa bière brune, le regard perdu dans les flammes crépitantes de la cheminée.

— Cette gamine... J'aurais dû insister pour qu'elle ne s'approche pas de ce manoir, grommela Jonas, la culpabilité rongeant sa conscience.

Diop, l'ancien historien local, spécialiste des légendes de Cornouailles, consultait un vieux manuscrit jauni, ses lunettes glissant sur son nez. Il cherchait désespérément un indice, une prophétie, un moyen d'aider Elara.

— Il y a quelque chose dans l'air, Jonas, dit Diop en fronçant les sourcils. Une tension palpable, comme avant un orage, mais différente. Plus... spirituelle.

Le crépitement du feu dans la cheminée s'intensifia soudainement, les flammes dansant avec une vigueur inattendue. Les chopes de bière sur le comptoir tinteront brièvement, comme frappées par une onde invisible. Les murmures des villageois se turent, leurs regards se levant vers la fenêtre, où la brume habituelle de Windermere semblait s'éclaircir, laissant entrevoir un ciel d'un bleu profond, constellé d'étoiles scintillantes. C'était un phénomène rare pour la région, surtout à cette heure.

— Vous avez senti ça ? souffla Diop, les yeux écarquillés. Un frisson... une légère libération. Comme si un poids que personne n'aurait pu définir venait d'être retiré.

Jonas hocha la tête, intrigué. Il n'était pas homme à croire aux fantômes, mais l'atmosphère venait bel et bien de changer. L'oppression qui pesait sur Windermere depuis des décennies, cette mélancolie persistante liée aux mystères du manoir de Blackwood, s'était évanouie. C'était subtil, presque imperceptible, mais indéniable pour ceux qui savaient écouter. Le silence étrange, pur et apaisant, qui régnait désormais dans le village, était le plus éloquent des messages. Le manoir avait enfin trouvé la paix. Et avec lui, le village.

PARTIE V

Un Nouveau Sanctuaire

9.

Silence Apaisé

L'aube. Pas le voile laiteux et menaçant des semaines passées, mais une promesse d'or et de lavande qui filtrait à travers les lourds rideaux de velours. Elara Vance ouvrit les yeux. Le silence. Un silence qu'elle n'avait jamais connu à Blackwood. Pas le silence pesant d'une menace tapie, mais celui, léger, d'un monde qui respire enfin. Elle s'étira, un frisson doux parcourant son échine, loin des spasmes de terreur qui l'avaient agitée. La chambre, vaste et autrefois oppressante, semblait baigner dans une clarté nouvelle. La poussière n'avait pas complètement disparu, mais elle scintillait désormais, portée par les premiers rayons du soleil, comme des millions de minuscules étoiles.

Elle se leva, ses pieds nus foulant le parquet froid, un geste naturel qui, la veille encore, aurait été une source d'angoisse. Elle s'approcha de la fenêtre. La brume, éternelle compagne de

Blackwood, s'était retirée, ne laissant que des perles de rosée sur l'herbe grasse. Les arbres de la forêt dense, qui jadis semblaient étendre des doigts crochus vers le manoir, se dressaient désormais, majestueux et sereins. Elle scruta l'horizon, le ciel pur, le vol hésitant d'un rouge-gorge. C'était la première fois qu'elle voyait le paysage sans la sensation constante d'être observée, jugée. Le manoir avait des murs. Maintenant, il avait des fenêtres.

Un soupir lui échappa, une libération inattendue. Le poids qui lui avait écrasé la poitrine depuis son arrivée s'était dissipé. Elle n'était plus la captive d'un passé qui n'était pas le sien, ni l'instrument d'une purification nécessaire. Elle était Elara Vance, debout dans sa propre maison. Le sentiment était étrange, presque euphorique. Blackwood n'était plus un amas de pierres hantées, mais un foyer en sommeil prolongé, attendant d'être réveillé.

Elle se dirigea vers la commode en acajou, datant probablement du début du 19ème siècle, dont le vernis craquelé révélait des veines de bois patiné. Elle effleura le bois, sentant les aspérités, les cicatrices du temps. Chaque meuble, chaque bibelot portait l'empreinte d'une histoire, mais

cette histoire n'était plus celle d'une souffrance étouffée. Elle l'intégrait, la réécrivait.

— Je suis là, murmura-t-elle, à la fois à elle-même et aux murs silencieux.

Le silence lui répondit, mais ce n'était plus un silence vide. C'était un silence rempli de la mémoire du vent dans les cheminées, du crépitement lointain du bois qui se consume, du doux glissement des pas dans les couloirs. Elle imaginait déjà les travaux de restauration, les nuances de peinture qu'elle choisirait, les motifs de papier peint pour redonner vie à ces salles grandioses et oubliées. Elle pensait aux artisans, aux ébénistes qui pourraient donner une seconde jeunesse aux meubles anciens, comme ceux que l'on trouvait dans les collections du Victoria and Albert Museum.

Un léger tapotement à la porte la sortit de ses pensées. Elle n'eut pas le temps de s'inquiéter, le passé avait perdu son mordant.

— Elara ? C'est Jonas. Je peux entrer ?

Sa voix était douce, empreinte d'une prudence nouvelle, comme s'il craignait encore de déranger les fantômes d'antan.

— Oui, Jonas, entrez s'il vous plaît.

La porte s'ouvrit délicatement, révélant sa silhouette un peu voûtée, une lueur d'inquiétude

encore perceptible dans ses yeux fatigués, mais un sourire, timide mais sincère, éclaira son visage. Il portait un plateau en argent, terni par le temps mais toujours élégant, sur lequel reposait un festin simple : des toasts grillés, de la marmelade de Dundee (une marque réputée, Elara s'en souvenait, très prisée en Écosse), une théière fumante et un petit pot de lait frais.

— Je ne savais pas ce que vous vouliez exactement, alors j'ai fait ce que nous avions l'habitude de prendre, commença Jonas, posant le plateau sur une petite table près de la fenêtre. Votre ancêtre, elle aimait bien ça, vous savez. Un bon petit déjeuner anglais, ça donne des forces.

Elara sourit.

— C'est parfait, Jonas. Vraiment. Merci.

Elle s'assit, et la chaleur de la tasse de thé entre ses mains lui apporta un réconfort inattendu. La vapeur douce monta vers son visage, portant l'odeur réconfortante du Earl Grey.

— Comment vous sentez-vous ? demanda Jonas, son regard balayant la pièce, s'attardant sur les coins sombres qui, la veille encore, semblaient se contracter d'une vie propre.

— Apaisée, répondit Elara, la vérité de ces mots la surprenant elle-même. Pour la première

fois depuis que j'ai mis les pieds ici, je me sens... chez moi.

Jonas acquiesça lentement.

— La maison a toujours eu une âme. Une âme... tourmentée, jusqu'à présent. Mais j'ai senti la différence, moi aussi. Ce matin, en me levant, l'air était plus léger. On dirait que les fondations se sont détendues.

Il s'assit sur le bord du lit, ne voulant pas s'imposer, mais incapable de quitter la pièce, comme s'il cherchait à s'assurer qu'elle était réellement indemne.

— C'était... terrible, ce qu'ils ont vécu, n'est-ce pas ? La famille Hawthorne.

Elara baissa les yeux vers sa tasse.

— Plus que terrible, Jonas. Un rituel dévoyé, une soif de pouvoir qui a détruit une famille entière et emprisonné leurs âmes pendant des décennies. Lily... elle était si jeune.

Le nom de Lily flotta dans l'air, une ombre délicate mais plus pesante qu'auparavant. Elara n'avait plus peur d'elle, elle la considérait comme une victime, une enfant dont la curiosité et la pureté avaient été corrompues par l'obscurité. Elle se rappelait les pages jaunies du journal, l'écriture enfantine qui racontait une descente aux enfers silencieuse. Elle se souvenait des jouets

retrouvés au grenier, des poupées aux yeux écarquillés qui semblaient encore figées dans l'horreur. Elle se promit de retrouver ces poupées et de les restaurer, de les honorer, comme un témoignage de la vie volée de Lily.

— Je me demande ce que cette famille voulait vraiment, ajouta Jonas, son regard perdu dans le passé. Le patriarche, un homme étrange. Toujours à la recherche de quelque chose, quelque chose au-delà de la compréhension humaine.

Elara but une gorgée de thé, le liquide chaud réconfortant.

— L'immortalité. Le pouvoir. Des illusions mortnelles, comme toujours. Ils ont confondu la vie avec la domination, et la mort avec une simple étape vers une existence éternelle tordue. C'est ce qu'a laissé entendre le journal.

Elle tendit le journal à Jonas. Elle lui avait raconté une partie de ce qu'elle avait découvert, mais lire les mots de Lily, les dates précises marquant le début de la fin en 1984, était une autre affaire. Il prit le cahier, ses doigts tremblant légèrement en effleurant la couverture usée.

— En 1984, dit-il, la voix à peine un murmure. C'est à cette époque que les rumeurs ont commencé à Windermere. Des lumières étranges,

des bruits... Personne ne savait vraiment ce qui se passait là-haut. Le révérend, à l'époque, avait même tenté de s'approcher, mais il était revenu blême, refusant d'en parler.

Elara se pencha en avant.

— Le révérend ? Il est encore en vie ?

Jonas secoua la tête.

— Non, malheureusement. Décédé il y a une dizaine d'années. Un brave homme, mais cette histoire l'avait marqué. Il avait dit que le mal était palpable, qu'il s'était imprégné des pierres même de la maison.

Elle regarda les pierres, massives, séculaires. Elles ne dégageaient plus de froid, juste la patine du temps.

— Le mal était là, oui. Mais il s'est nourri de leurs propres peurs, de leurs propres désirs. Le manoir était un miroir amplifié de leur âme. Et l'âme du patriarche Hawthorne... était sombre.

Jonas hocha la tête, ses yeux fixés sur les lignes tremblantes de l'écriture de Lily. Il comprenait maintenant pourquoi il y avait eu tant d'avertissements de la part des habitants du village de Windermere, un fait historique local récurrent autour des manoirs isolés.

— Et votre mère... il articula le mot avec une immense précaution.

— Elle était la seule survivante. La sœur ainée de Lily. Elle a dû s'échapper par miracle. Elle n'a jamais pu en parler, jamais. C'est pour ça que mes origines étaient floues, c'est pour ça que je ne savais rien de Blackwood. Elle a fui cette horreur, a changé de nom, et a tenté de tout enfouir.

Elara se leva et se dirigea vers la fenêtre à nouveau, son regard se perdant dans l'immensité du vaste parc. Elle pensait à sa mère, à cette femme qu'elle avait connue distante, souvent hantée par des cauchemars qu'elle ne parvenait pas à expliquer. Maintenant, elle comprenait. Le fardeau était trop lourd. Sa mère avait porté le poids d'un silence qui la rongeait de l'intérieur.

— Mais elle m'a donné les moyens de briser le cycle, reprit Elara, sa voix empreinte d'une nouvelle détermination. Mon sang. Ma connexion à la lignée des Hawthorne. J'étais l'héritière, pas seulement du manoir, mais de la possibilité de libérer ces âmes.

Jonas la rejoignit et posa une main paternelle sur son épaule.

— Vous avez fait un travail remarquable, Elara. Vous avez ramené la paix. Pour Blackwood. Pour les Hawthorne. Et pour vous.

Elle se tourna vers lui, un sourire éclatant illuminant son visage.

— Oui, Jonas. Pour nous tous. Blackwood est purifié. Il est temps de le restaurer, de le transformer en un lieu de mémoire, pas de hantise.

Elle sentit l'énergie monter en elle, une fièvre créatrice remplaçant la fièvre de la peur. Elle imaginait les artisans, les matériaux nobles, le bois de chêne massif pour les boiseries des escaliers, la pierre de taille pour les contours des fenêtres, des éléments que l'on aurait pu trouver dans les demeures de la gentry anglaise du 17ème siècle. Elle pensait aux jardins, à la végétation luxuriante qui avait repris ses droits. Il faudrait un jardinier, un paysagiste expert en jardins à l'anglaise, capable de dompter cette nature sauvage sans la brider entièrement.

— Je vais commencer par le grenier, annonça Elara, son regard brillant d'une étincelle nouvelle. Ranger, nettoyer, et rendre hommage à Lily. Ensuite, nous affronterons le reste. Je veux que chaque pièce raconte une histoire de résilience, pas de terreur.

Jonas hocha la tête, un soulagement palpable se lisant dans ses traits.

— Je serai là pour vous aider. Chaque pas du chemin. J'ai toujours cru que Blackwood pouvait retrouver sa grandeur. J'ai toujours été là pour

m'occuper de la propriété, même quand personne d'autre ne voulait s'en approcher. Ma famille, ça fait des générations qu'on est liés à cette terre.

Elara le regarda, touchée par sa loyauté indéfectible.

— Je sais, Jonas. Et je vous en suis éternellement reconnaissante. Sans vous, je n'aurais jamais pu y arriver. Vous êtes le gardien de Blackwood. Et maintenant, nous sommes co-gardiens.

Ils restèrent un instant, côté à côté, contemplant l'aube, le manoir étendu devant eux, silencieux, apaisé. L'air frais et vivifiant leur caressait le visage. Fini le froid intérieur qui glaçait les âmes. Il y avait un avenir pour Blackwood, un avenir qu'Elara allait bâtir, pierre par pierre, souvenir par souvenir, avec l'aide précieuse de celui qui était resté fidèle aux lieux, malgré les murmures et les ombres. Le petit-déjeuner était oublié, mais l'appétit de vivre, lui, était revenu. Et avec lui, une nouvelle aube se levait pour le manoir de Blackwood et pour Elara Vance.

* * *

Le soleil matinal filtrait à travers les toiles d'araignées rescapées, nimbant la poussière résiduelle du grand hall du Manoir de Blackwood d'une lumière douce, presque irréelle. Un silence neuf régnait, vibrant de la quiétude d'un corps enfin apaisé après une longue agonie. Fatou traversa la pièce, son pas résonnant désormais sans l'écho sinistre des jours passés. Chaque planche grinçante se taisait, chaque ombre semblait moins menaçante. La libération avait laissé un vide, une toile vierge à réécrire. Elle huma l'air. L'odeur âcre de la peur et de la décomposition spirituelle avait cédé la place à une légère senteur de bois ancien et de terre humide, charriée par la brise qui s'engouffrait par les fenêtres entrouvertes. Le manoir respirait enfin.

Le bruit d'une cohorte sur le chemin de gravier extérieur la tira de sa contemplation. Elle s'approcha d'une fenêtre et scruta la scène. Une dizaine de silhouettes s'avançaient, des visages connus du village de Windermere. Devant eux, Coumba, les épaules droites, le regard déterminé. Fatou attendit, le cœur battant d'une appréhension différente, nouvelle. Pas la peur du passé, mais celle de l'inconnu, de l'accueil que lui réserveraient ceux qui l'avaient évitée. Le village, Windermere, niché au cœur des Highlands

écossais, était réputé pour sa méfiance envers les étrangers, surtout ceux qui s'aventuraient près de Blackwood.

Ils s'arrêtèrent devant l'entrée principale, celle-là même où tant de drames s'étaient joués. Coumba fit un pas en avant, ses yeux se posant sur Fatou, qui ouvrait doucement la lourde porte de chêne. La tension était palpable, suspendue entre les murs épais du manoir et le monde extérieur. Les autres villageois se tenaient légèrement en retrait, leurs regards curieux et incertains.

— Fatou, commença Coumba, sa voix grave brisant le silence.

Ce n'était plus l'avertissement glacé d'un ancien temps, mais une reconnaissance. Un adoucissement teinta le ton.

— Nous... nous avons senti le changement. Le village entier l'a senti.

Fatou ne répondit pas immédiatement, observant les visages tendus, cherchant une once de l'hostilité passée. Elle n'y vit que de l'incertitude et un début de respect. Elle croisa le regard d'un vieil homme, Iain MacLeod, le boucher du village. Il avait toujours été le plus virulent à son égard, celui qui avait lancé les rumeurs les plus sombres. Aujourd'hui, il baissa

les yeux, une sorte de honte ou de soulagement sur ses traits burinés.

— Ce manoir... dit Coumba, les mots semblant lourds de souvenirs. Il était une plaie. Une cicatrice ouverte sur notre terre.

Fatou acquiesça silencieusement. Elle se souvenait des récits sur la famille Hawthorne, de la façon dont leur disparition trente ans auparavant avait jeté une ombre durable sur la communauté. Le Manoir de Blackwood était devenu un symbole du mal, une entité à éviter.

— Tu l'as purifié, affirma Coumba, un éclat de lumière dans ses yeux sombres. Tu as fait ce que personne n'a osé faire. Ce que personne n'a pu faire.

Un murmure parcourut le petit groupe. Quelques hochements de tête suivirent. Fatou sentit la chaleur monter en elle, une émotion inattendue et puissante. C'était le pardon des vivants, d'une certaine manière. Pas pour une faute qu'elle aurait commise, mais pour les peurs qu'elle avait involontairement ravivées et, finalement, dissipées.

Un jeune homme, grand et robuste, s'écarta légèrement de la foule. C'était Diop, le fils du forgeron, un artisan habile qui avait autrefois refait les ferrures du vieux portail du manoir avant

que les événements ne le condamnent à la rouille. Il s'était toujours tenu à l'écart, observateur, jamais ouvertement hostile, mais jamais chaleureux non plus.

— Mademoiselle Fatou, sa voix était plus douce qu'elle ne l'avait jamais entendue, presque hésitante. Nous avons... nous avons mal jugé. Nos ancêtres ont souvent transmis des légendes et des superstitions sans comprendre la vérité.

C'était une forme rare d'excuse dans la culture écossaise, où l'aveu de tort est souvent implicite plutôt qu'explicite. Fatou décela la sincérité dans ses paroles. Au-delà des légendes, elle savait que les villageois de Windermere avaient leurs propres héritages de méfiance et de protection, gravés au plus profond d'eux, comme de vieilles pierres runiques. Elle avait appris que les communautés rurales des Highlands, souvent isolées, développent des liens forts, mais aussi une certaine méfiance envers l'étranger, surtout quand il touche à des lieux de mauvaise réputation.

Diop fit un pas hésitant vers elle. Il tenait dans ses mains une écharpe en tartan, aux couleurs sombres, presque bleues et vertes, typiques du clan fictif auquel son personnage pourrait être rattaché par tradition.

— Ceci est... euh... un petit signe. De notre acceptation.

Il tendit le tissu. Fatou le prit, ses doigts effleurant le lainage doux et chaud. L'écharpe était neuve, encore imprégnée de l'odeur de la laine fraîche. C'était un geste à la fois simple et profond, une offrande symbolisant l'intégration, la reconnaissance d'un lien restauré. Le fait qu'il s'agisse d'un tartan ajoutait une dimension d'appartenance, même superficielle, à leur communauté.

— Le manoir... il va avoir besoin de beaucoup de travail, non? reprit Diop, son regard balayant la façade imposante mais usée. Les toits, les pierres...

— Oui, énormément, répondit Fatou, un sourire tenu éclairant son visage. Mais je suis déterminée.

Diop hocha la tête, un petit sourire en coin se dessinant sur ses lèvres.

— Je suis forgeron. Mon père m'a tout appris. Et ses pères avant lui. Nous maîtrisons le fer, le bois, ce qui peut tenir une maison debout. Si tu as besoin d'aide... pour les charnières, les serrures, tout ce qui est métallique. Ou même pour renforcer les vieilles poutres. Beaucoup de mes outils sont anciens, mais fiables.

Il parlait avec une simplicité désarmante, offrant une aide concrète, la sienne et celle de sa famille, les Diop, dont le nom, bien que non écossais, était désormais associé, dans ce récit, à une lignée d'artisans locaux, intégrés et respectés.

« La force d'une communauté réside dans sa capacité à se relever, » songea Fatou, se remémorant une vieille maxime qu'elle avait lue dans un ouvrage sur l'histoire des communautés écossaises, où l'entraide était la pierre angulaire de la survie.

Elle regarda Diop, puis Coumba, puis l'assemblée des villageois. Leurs visages, marqués par le vent et les années, reflétaient une tranquillité retrouvée. Ils n'avaient pas oublié le passé, mais ils l'avaient accepté. Ils avaient vu la vérité, ou du moins, la conséquence de la vérité qu'elle avait déterrée.

— Merci, Diop. Merci à vous tous, Coumba, les mots de Fatou étaient empreints d'une émotion sincère. C'est... c'est plus que je n'aurais jamais espéré.

Les autres villageois commencèrent à s'avancer, pas tous, mais quelques-uns. Une femme âgée, Mrs. Henderson, connue pour ses scones et sa langue acérée, offrit un petit pot de confiture de framboise sauvage, cueillie dans les

bois environnants. « Pour vous donner des forces, ma chère, » dit-elle, un rare sourire sur son visage. C'était un geste de réconciliation, l'offrande symbolique de la nourriture, un signe universel de bienvenue et de paix.

Les Highland Games, ces rassemblements traditionnels écossais où la force et la cohésion communautaire sont célébrées, bien que lointains dans la saison, résonnaient dans cet acte de solidarité. C'était une autre forme de rassemblement, moins bruyante, mais tout aussi significative.

Le dialogue s'installa, lent, hésitant, puis plus fluide. Des questions sur l'état du manoir, des offres d'aide pour le nettoyage, pour la réparation des fenêtres brisées. Un sens de la communauté, longtemps absent autour de Blackwood, commençait à se reconstituer, pierre par pierre, comme le manoir lui-même allait être restauré.

Fatou sentit le poids des années se dissiper, non seulement du manoir, mais aussi de son âme. Elle n'était plus l'étrangère, la porteuse de malheur. Elle était celle qui avait brisé la malédiction, celle qui avait ramené la paix dans leur vallée. Et en le faisant, elle avait trouvé sa place, non pas seulement un foyer, mais une

famille, une acceptation que son existence rootless n'avait jamais connue.

Elle serra l'écharpe en tartan contre elle. C'était plus qu'un morceau de tissu. C'était une promesse. La promesse d'un avenir, d'une vie nouvelle dans ce lieu qui avait été le théâtre de tant de souffrances. Le Manoir de Blackwood n'était plus une prison de pierre et d'âmes, mais allait devenir un sanctuaire. Son sanctuaire. Le sanctuaire de leur mémoire.

10.

Fondations d'Espoir

Le soleil, un intrus timide, perçait les lacis de branches des hêtres centenaires, jetant des lances de lumière incertaine sur la mousse drue qui recouvrait le perron du Manoir de Blackwood. Elara Vance se tenait là, immobile, le regard perdu dans l'enchevêtrement des souvenirs qui dansaient sous le porche à colonnades. Le silence. Un silence différent, cette fois. Dépouillé de l'écho des pas lourds, des murmures insidieux, des claquements secs qui avaient hanté ses premières nuits. Le manoir respirait enfin, mais d'une respiration lente, profonde, comme après une longue et terrible maladie.

Elle inspira à fond l'air frais et humide, chargé des odeurs de terre mouillée, de feuilles mortes et de pin. La peur avait fait place à une lassitude persistante, mais aussi à une étrange détermination. Le Manoir de Blackwood n'était plus un piège, mais un défi.

— Il faut tout refaire, marmonna-t-elle pour elle-même.

Sa voix, un peu rauque, se heurta aux murs épais du silence. Elle remonta les marches, écrasant des feuilles craquantes sous ses bottes. Chaque pas était une affirmation.

À l'intérieur, les couloirs s'étiraient, nimbés d'une lumière diffuse et grisâtre. Ici et là, des toiles d'araignées s'étiraient comme des dentelles oubliées, et la poussière recouvrait tout d'un manteau terne.

Elara se rendit directement au salon. Les meubles drapés de linceuls blancs semblaient des fantômes attendant leur résurrection. Elle tira d'un geste brusque l'un de ces draps. Un canapé en velours délavé apparut, usé par le temps, mais dont les lignes trahissaient une élégance oubliée.

Elle s'assit, le cœur battant, non plus de terreur, mais d'une énergie nouvelle. Le Manoir de Blackwood avait été le théâtre de sa plus grande épreuve, mais aussi de sa révélation. C'était ici qu'elle avait découvert qui elle était, et d'où elle venait. Et maintenant, c'était ici qu'elle allait se reconstruire.

— On ne va pas y arriver seule, murmura-t-elle, fixant les tapisseries défraîchies aux motifs jadis somptueux.

Elle se leva et se dirigea vers la grande fenêtre qui donnait sur le jardin à l'abandon. Les rosiers sauvages s'étaient emmêlés en un fouillis épineux, et les allées étaient envahies par les mauvaises herbes. Mais quelque part, sous ce chaos, elle devinait les lignes d'un jardin à la française, dont les parterres jadis impeccables avaient dû offrir un spectacle enchanteur.

Elle sortit son téléphone. Les réseaux ici étaient faibles, presque inexistant. Mais elle avait besoin de contacter le monde extérieur. De trouver les compétences nécessaires pour cette tâche herculéenne.

Après plusieurs tentatives, elle décrocha enfin un signal. Le premier numéro qu'elle composa était celui de M. Albright, l'agent immobilier du village de Windermere, un homme dont l'œil malicieux n'avait d'égal que la prudence de ses mots.

— M. Albright, c'est Elara Vance. Je vous appelle au sujet du manoir.

Un silence. Puis, la voix caverneuse de l'homme résonna dans le combiné :

— Mademoiselle Vance. Je pensais que vous auriez déjà... fui.

Elara sourit, un sourire mince et résolu.

— Non. Je reste. Et je compte bien le restaurer.

Un soupir étonné traversa le fil, presque audible.

— Restaurer le Blackwood ? C'est un travail de titan, mademoiselle. Le temps l'a bien dégradé. Les fondations... enfin...

— J'en suis consciente, M. Albright. J'aurais besoin des contacts de professionnels. Des artisans. Des maçons, des charpentiers, des couvreurs... N'importe qui de fiable et de courageux.

Albright toussa, visiblement mal à l'aise.

— Les gens d'ici évitent le manoir. Les histoires... enfin, vous les connaissez.

— Les histoires sont derrière nous, M. Albright, rétorqua Elara, la voix ferme. Le manoir est purifié. J'ai besoin d'aide.

Un autre silence. Cette fois, plus long.

— Je vais voir ce que je peux faire, mademoiselle, finit-il par dire. Mais ne vous attendez pas à des miracles.

Elara raccrocha, un peu découragée, mais pas vaincue. Elle savait que la tâche serait ardue, mais la vision qu'elle avait du manoir, de ce qu'il allait devenir, la portait.

Elle traversa la pièce principale, ses pas résonnant désormais avec une étrange plénitude. Elle monta l'escalier massif, dont les marches grinçaient encore, mais sans l'écho sinistre des débuts. Au premier étage, elle s'arrêta dans l'ancienne chambre de Lily.

La pièce, désormais lavée de toute présence oppressante, était lumineuse. Le journal de Lily, soigneusement conservé, était posé sur la petite table de chevet, comme une relique sacrée.

Elara caressa du bout des doigts la couverture de cuir fatigué. Elle devait à Lily, et à toute la famille Hawthorne, cette renaissance. Le manoir ne serait pas qu'une simple demeure. Ce serait un monument. Un lieu où la vérité l'emporterait sur les mensonges, où la résilience triompherait de la peur, et où les murmures du passé deviendraient des leçons pour l'avenir.

Elle s'imaginait les fenêtres ornées de géraniums éclatants. Les géraniums, ces fleurs robustes qui avaient conquis les rebords de fenêtres des maisons européennes dès le 17e siècle grâce aux navigateurs botanistes, symbolisaient pour elle la persévérance. Elle voyait déjà le jardin reprendre vie, structuré, mais jamais étouffé, par un aménagement paysager

inspiré des grands parcs du 19e siècle, où l'ordre et la nature sauvage se rencontraient.

Alors qu'elle contemplait la chambre, une idée jaillit. Elle ne pouvait pas attendre l'aide improbable d'Albright. Elle devait commencer, par elle-même.

Elle descendit au rez-de-chaussée et chercha les outils. Dans les anciens ateliers du manoir, elle trouva des seaux, des brosses, des chiffons, et même quelques outils de jardinage rouillés.

Le lendemain matin, Elara se leva aux aurores. Elle enfila de vieux vêtements, chaussa des bottes de travail et se munit d'une brouette, d'une bêche et d'un sécateur.

Ses premiers pas furent guidés par l'urgence. Le jardin. Un symbole. Elle allait commencer par le jardin. Non pas par la partie la plus visible, mais par la plus oubliée : le petit potager derrière la cuisine, là où Lily avait dû autrefois semer des graines de fleurs.

Le travail fut exténuant. Elle arracha des herbes folles dont les racines s'accrochaient à la terre comme des griffes, dégagea des pierres couvertes de lierre, et déblaya des années de feuilles mortes et de débris. La sueur lui coula sur le front, ses muscles la brûlaient, mais elle ne s'arrêta pas. Chaque coup de bêche était donné

avec une détermination nouvelle. Chaque brin d'herbe arraché était une victoire sur l'abandon.

Une silhouette apparut à l'extrémité du chemin d'accès. Un homme, le dos courbé, s'avancait à pas lents. C'était M. Albright, accompagné d'un jeune homme au visage buriné et aux mains calloused.

Elara essuya sa sueur avec le dos de sa main.

— M. Albright ? Vous avez trouvé quelqu'un ?

Albright l'observa, un mélange de surprise et de respect dans ses yeux. Il semblait avoir du mal à croire ce qu'il voyait.

— Mademoiselle Vance... Vous... vous avez commencé.

— Je ne pouvais pas attendre.

Le jeune homme s'approcha, le regard franc.

— Je m'appelle Thomas. Ma famille a travaillé pour les Hawthorne il y a bien longtemps. Mon grand-père était le jardinier.

Un frisson parcourut Elara. Le passé s'invitait, non plus comme une menace, mais comme une promesse.

— Enchantée, Thomas. Il y a beaucoup à faire.

Thomas hocha la tête, un petit sourire aux lèvres.

— Je vois ça. Mais la terre est bonne ici. Mon grand-père disait toujours que les fleurs du Blackwood étaient les plus belles de la région.

Elara sentit une bouffée d'émotion. Elle regarda autour d'elle, le vaste terrain à l'abandon, le manoir imposant, et pour la première fois, elle ne vit plus un lieu de terreur, mais une toile vierge. Un espace où les graines de l'espoir pouvaient enfin germer. Le Manoir de Blackwood, jadis prison des âmes, allait renaître, sous ses mains, en un sanctuaire d'espoir.

* * *

Les murs de Blackwood. Anciens, massifs, encore imprégnés d'un passé qu'Elara avait affronté, puis apaisé. Le silence qui régnait désormais n'était plus celui, oppressant, de la peur, mais une douce quiétude, enveloppante. Un silence nourri par la mémoire, non plus par la terreur. Elara laissa courir ses doigts sur la pierre froide du grand hall, une caresse presque maternelle. Elle avait cessé de fuir, d'appartenir à nulle part. Ici, parmi les échos des Hawthorne, elle avait trouvé ses racines, sa propre histoire.

Le soleil d'Écosse, dont la lumière se jouait rarement de l'opacité des nuages, perçait pourtant ce matin-là à travers les hautes fenêtres du manoir, illuminant les poussières dansantes d'un vieux monde qui s'éveillait à une nouvelle aube. L'air frais, porteur des senteurs de pin et de terre humide, s'engouffrait par les gonds fatigués, une respiration nouvelle pour Blackwood.

— C'est dingue, murmura Jonas, adossé à l'encadrement de la porte de la cuisine, les bras croisés sur sa poitrine musclée. Il y a un mois, j'aurais juré que je sentais les pleurs d'enfants dans ces murs. Aujourd'hui... on dirait qu'ils respirent.

Elara se retourna, un sourire teinté de lassitude et d'un infini soulagement éclairant son visage. Elle posa la tasse de thé fumante qu'elle tenait dans ses mains.

— Ils respirent, oui. Et nous avec.

Coumba, sa silhouette gracile penchée sur une vieille carte du domaine étalée sur la table patinée, leva les yeux. Ses boucles épaisse, aussi brillantes que des mèches de jais, frémissaient.

— J'ai commencé à repérer les sources d'eau potentielles pour le jardin. Il y a un petit ruisseau au nord-ouest, tu sais, celui qui serpente vers le

Loch Windermere. On pourrait le détourner un peu.

Jonas siffla entre ses dents.

— Un projet de cette envergure ? T’as pas peur de t’ennuyer, Elara ? Le manoir est immense.

— Justement. Je ne veux pas qu’il soit un musée figé, un mausolée. Je veux qu’il vive à nouveau.

Diop, plus silencieux, un homme aux mains râches de travailleur mais au regard d’une douceur infinie, sortit de l’ombre du vestibule. Il portait une vieille caisse à outils en bois.

— J’ai trouvé des poutres pas mal abîmées dans le grenier sud. Moins que ce que je pensais, mais il faudra les remplacer. J’ai contacté les charpentiers de Forres, ils peuvent nous faire des devis pour le bois de mélèze.

Elara hocha la tête. Forres, une petite ville écossaise réputée pour ses artisans et charpentiers habiles, était à une bonne heure de route. Elle avait déjà vérifié en ligne que leurs produits respectaient les normes écologiques. Cela lui rappelait les recommandations du Scottish Traditional Building Forum sur la restauration de bâtiments anciens, qui préconisaient l’utilisation de matériaux locaux et durables.

— Merci, Diop. On va faire ça bien. Sans précipitation.

« Sans précipitation » résonnait comme un mantra. Il y a quelques semaines, chaque craquement, chaque ombre, l'aurait forcée à l'action, à la découverte urgente d'un mystère. Aujourd'hui, le temps à Blackwood s'était remis à couler, régulier, apaisé.

Le jardin. Rien ne l'incarnait mieux que ce projet. Jadis, une friche, des ronces et des orties s'y élevaient, masquant les vestiges d'un parterre à la française qui avait dû être grandiose sous les Hawthorne. Elara visualisait déjà des rosiers grimpants, des parterres de pervenches, et pourquoi pas, une allée bordée de chardons, l'emblème national écossais, symbole de résilience.

— Je pensais à des plantes résistantes, dit Elara, rejoignant Coumba devant la carte. Des bruyères, des digitales... et des campanules, pas pour rien qu'on les appelle aussi « cloches d'Écosse ».

Coumba, les yeux plissés, suivait du doigt les courbes du terrain.

— On pourrait réutiliser la vieille serre en pierre. Elle a l'air solide. Juste les vitres à changer. Ce serait parfait pour les semis.

Les discussions s'animaient, remplissant le manoir de rires et de projets concrets. Elara se sentait ancrée. Les rires, les pas, les conversations animaient le manoir d'une vie nouvelle, chassant les derniers frissons du souvenir de Lily et des Hawthorne. Elle avait lu que les communautés rurales écossaises, comme celle autour de Windermere, accordaient une grande importance à l'entraide. C'était réconfortant de voir cette solidarité s'étendre jusqu'à elle.

— Il faut penser à la toiture aussi, intervint Diop. Les ardoises de Ballachulish sont les meilleures, mais elles coûtent un bras.

Elara se souvenait d'avoir lu un article sur l'extraction d'ardoise à Ballachulish, un site historique près du Loch Leven, connu depuis le 18ème siècle pour la qualité de son ardoise.

— On verra. On peut peut-être récupérer une partie des anciennes, non ?

Jonas, jusqu'alors observateur silencieux de leurs échanges passionnés, se racla la gorge.

— Je ne veux pas briser l'ambiance, mais est-ce que vous avez pensé aux... visiteurs ?

Un silence de quelques secondes tomba, lourd. L'écho de la question de Jonas planait. « Visiteurs ». Cela n'évoquait plus des fantômes, mais les

curieux, les sceptiques, ceux qui s'étaient méfiés d'Elara, du manoir.

— Les habitants de Windermere ? interrogea Coumba. Ils nous ont laissés tranquille, ces derniers temps.

— Pas étonnant. Avant, le manoir était un vaisseau fantôme. Maintenant, il revit. Et ça, ça ne plaît pas toujours. Vous savez, la petite vieille du village, Mme McGregor, m'a encore lancé un regard étrange à la supérette hier. Un mélange de curiosité et d'avertissement. Elle m'a parlé de l'ancienne coutume des « Pierres de Protection » que l'on plaçait aux entrées des fermes pour conjurer le mauvais œil.

Elara sourit.

— On a déjà nos propres « Pierres de Protection », Jonas. Des murs solides, de l'espoir, et de l'amitié.

Pourtant, la pointe de son affirmation masquait une légère inquiétude. La méfiance du village avait été palpable pendant de longues semaines. Elle avait recherché les origines des noms de lieux écossais et avait découvert que « Windermere » était un nom anglo-saxon signifiant « lac de Winand », ce qui donnait une vieille résonance à la petite communauté. Elle avait aussi lu sur les légendes locales persistantes,

où les vieilles croyances folkloriques, les "fae" et les "ghouls", se mêlaient encore à la réalité pour certains.

— L'important, c'est nous, déclara Diop. Le reste, on s'en occupera. Il y a toujours des gens qui ont peur de ce qu'ils ne comprennent pas.

Diop avait raison. Blackwood n'était pas seulement un héritage architectural, c'était un héritage émotionnel, un témoignage. Il fallait le protéger, le rénover, mais aussi l'ouvrir, le faire comprendre.

Dans les jours qui suivirent, le manoir se mua en un véritable chantier de l'espoir. Elara supervisait, dessinait des plans pour le jardin, comparait des échantillons de peinture à base de chaux naturelle. Elle discutait longuement avec Jonas des réparations structurelles. Ensemble, ils explorèrent les entrailles du manoir, son histoire gravée dans chaque poutre, chaque pierre. Les craquements persistants n'étaient plus menaçants mais le murmure des souvenirs.

Un après-midi, alors qu'Elara dégagait des débris dans l'ancienne bibliothèque, elle trouva, cachée derrière une étagère effondrée, une petite boîte en bois sculpté. Elle l'ouvrit, le cœur battant, imaginant y trouver un autre secret de Lily. Mais ce n'était qu'un trousseau de vieilles

clés rouillées, leurs formes étranges suggérant des serrures oubliées, et un petit carnet recouvert d'une écriture fine et délicate. Les premières pages décrivaient des recettes de confitures et des remèdes à base d'herbes, mais plus loin, d'autres mains avaient scribouillé des dates, des noms. Des membres non identifiés de la famille Hawthorne, une sorte de registre familial sur trois générations, qu'elle avait manqué dans les précédents documents. L'une des dates était particulièrement saisissante : le 12 août 1745, le même jour où Charles Édouard Stuart débarquait en Écosse pour la rébellion jacobite. Une simple mention, sans plus de détails. Une note historique qui reliait le manoir à une période de troubles.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ? demanda Coumba, qui venait de la rejoindre.

Elara lui montra le carnet.

— Une autre part de l'histoire de Blackwood. Des clés qui n'ouvrent plus rien. Et un aperçu du quotidien des Hawthorne avant que le drame ne frappe. C'est comme si chaque recoin de ce manoir voulait me raconter quelque chose.

Coumba hocha la tête, un respect évident dans ses yeux.

— C'est ton histoire, maintenant, Elara. Tu es l'architecte de sa régénération.

Les semaines se transformèrent en mois. Le manoir commença à se métamorphoser. Les murs furent nettoyés, les boiseries polies. Les fenêtres, jadis aveugles, furent remplacées, laissant entrer un flot incessant de lumière. Jonas, avec l'aide de Diop et de quelques ouvriers locaux, entreprit la délicate restauration de la toiture, utilisant des ardoises de récupération quand c'était possible, et des nouvelles, soigneusement sélectionnées, quand il le fallait. Les bruits de marteaux et de scies résonnaient désormais, non plus comme une cacophonie effrayante, mais comme une symphonie du renouveau.

Un soir, alors que le crépuscule peignait le ciel de teintes pourpres et oranges au-dessus de la forêt de Blackwood, Elara, Jonas, Coumba et Diop étaient réunis sur le perron, sirotant du whisky tourbé que Jonas avait déniché dans le petit pub de Windermere. L'air était doux, chargé de l'odeur d'épicéa.

— On a bien avancé, non ? demanda Jonas, le regard posé sur la façade du manoir. Plus un seul volet battant. Les gouttières ont été réparées. C'est... impressionnant.

— On a fait ça ensemble, répondit Elara.

Son regard se posa sur Diop, qui avait passé des heures à renforcer les fondations, s'assurant que le manoir ne s'affaisserait plus. Puis sur Coumba, dont les plans détaillés pour le jardin promettaient une explosion de couleurs pour le printemps prochain. Et enfin sur Jonas, dont la détermination et la force avaient été un roc inébranlable durant les moments les plus sombres.

— Qu'est-ce qu'on ferait de toi, sans nous ? plaisanta Coumba, lui donnant une tape amicale sur l'épaule.

Elara rit. Un rire franc, rempli de bonheur. Loin des rires étouffés qu'elle avait pu entendre dans les murs du manoir.

— Je serais encore en train de chercher un sens à tout ça, je suppose. Ou sans abri.

Le manoir, jadis une prison de pierre pour les âmes tourmentées, était devenu un havre de paix. Elara avait trouvé son foyer, non pas dans le luxe ou la grandeur, mais dans la résilience de ces murs, dans la mémoire qu'elle honorait, et surtout, dans l'amitié qui l'entourait. Le passé de Blackwood n'était plus une malédiction, mais une partie de son histoire, qu'elle porterait avec dignité. Les murmures, s'il en restait, n'évoquaient plus la peur, mais la vie. Et Elara,

enfin ancrée, sentait que même dans le silence le plus profond de la nuit écossaise, elle n'était plus seule. Elle était chez elle.

